MYTHOLOGIE GAULOISE



RGANTOROTA

GRANDE-REINE

JEAN-PAUL SAVIGNAC
JEAN MINERAUD

Une forme
encapuchonnée se dresse
à ses pieds...



Où l'on découvre que la déesse va narrer sa vie au jeune druide Cobrounos


« Me voici à nouveau devant toi, Dame. Le ciel est rouge, ce soir. J'implore ton récit, moi, Cobrounos. Après la vie de Lougous, c'est la vie d'Argantorota, ta vie, que mon druide désire que j'écoute de ta bouche. Descends, je t'en supplie ! Ma compagnie est venue ici pour te rendre grâce et m'aider. »

Cobrounos, le jeune druide, boit la jusquiame, consomme les noisettes et la pomme. Il attend, les yeux au ciel, la descente de feu. La graine des étoiles scintille doucement. Il se couche sur la pierre et entre dans la peau du faon fraîchement tué. Ses compagnons cousent la peau à grands coups d'aiguille. Il est emmailloté jusqu'aux aisselles et porte les mains à ses joues.

La nuit bleue-vêtue accourt. Il attend. Son escorte se retire, avertie de la venue divine par quelque signe.

Cobrounos cherche l'ensorcellement d'une étoile. Aucune ne devient pelucheuse ni n'enfle.

Soudain, autour de lui surgit une ombre remontant du sol, sourde et massive. Elle l'enveloppe. Il ne peut réprimer un frisson.

Une forme encapuchonnée se dresse à ses pieds.

« Je t'ai fait peur, Cobrounos, dit l'apparition.

– Oui, Déesse.

– Je suis beaucoup plus terrifiante, lorsque mes dents s'allongent en crocs et mes ongles en serres. Mais je serai douce avec toi. Dors-tu ?

– Non, je reconnais ta voix. Je ne distingue pas tes traits.

– Inutile ! Je vais te dire ma vie. J'agrée tes prières. Te voilà ami-des-songes, mais garde les yeux ouverts.

Les Dieux, qu'ils aient pris forme humaine ou non, ont le pouvoir illimité de se dissocier. Tu as découvert l'existence de ce pouvoir, lorsque je t'ai raconté la vie de mon fils Lougous. Il en a usé modérément, au début. Moi je me transforme sans retenue et je change de nom. C'est au point que les hommes non versés dans le secret ne connaissent plus mon nom d'Argantorota. Je n'ai pas la même humeur non plus et, si je me rapetisse pour les hommes, je touche le ciel de mon front, quand le galop de la lumière s'empare de moi.

– Le galop de la lumière ?

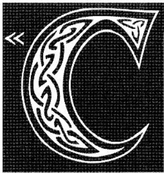
– Oui, tu comprendras. Je suis tissée de renouvellement, comme le monde. Tout roule et se retourne, le soleil, les étoiles, la lune, les saisons, les yeux, les danses, l'eau.

– L'eau ?

– L'eau elle-même. Ne parle plus, Cobrounos. Écoute. Quand j'étais enfant, j'aimais l'eau froide et dure à sa surface comme le marbre, sans grouillement, sans mouvement, pure et obscure. Une eau qui n'était pas de l'eau, mais comme une émeraude translucide. Aujourd'hui j'aime l'eau vive. J'aime à la folie son vif-argent. »


Aujourd'hui j'aime l'eau
vive...

Qu'elle devient porte-pied



« C'est parce que j'avais cette pureté d'eau que Matous le roi m'a demandé d'être sa porte-pied. Il ne m'a pas convaincue, mais forcée ! Il m'a dit :

– Si tu ne veux pas recevoir mes pieds, je t'enfoncerai un long glaçon entre les cuisses. Tu sais qu'un glaçon est comme une épée.

C'était l'hiver. Il m'a ordonné, avant la venue de sa cour, d'alimenter le feu. Il ne doit jamais s'éteindre, si ce n'est quatre soirs dans l'année. Son trône au milieu de peaux et de coussins amoncelés se dressait au fond d'une longue salle, dans un arrondi sans fenêtres. Le feu brûlait devant.

La première fois qu'il a posé ses pieds entre mes cuisses, je me suis mise à trembler, et lui aussi. Ce n'était pas le même tremblement, moi je sentais une rage inconnue monter en moi ; lui frémissait comme une feuille de saule au crépuscule. Il écrasait mon nombril, tout mon ventre et enfonçait son gros orteil dans ma fente. Il me faisait mal.

– Tu fais germer en moi des printemps, disait-il. Je sens les désirs feu-de-la-vie revenir dans mes membres. Tu es mon puits d'argent. Je rajeunis. Je me recrée en toi. Tu es belle comme l'aube.

Je lui ai répondu par une volée de coups de poing. Il m'a pris les mains. J'ai frappé son front mou de mon front. Il m'a serrée dans ses

bras à m'étouffer. Nous sommes restés noués, ses genoux broyant mes flancs. Nous sommes restés silencieux, haletants, chastes.

La cour arriva, et tous mes frères furent étonnés de nous voir. Ollouidios rit et me demanda :

– La magie du bon roi t'a domptée, ma sœur.

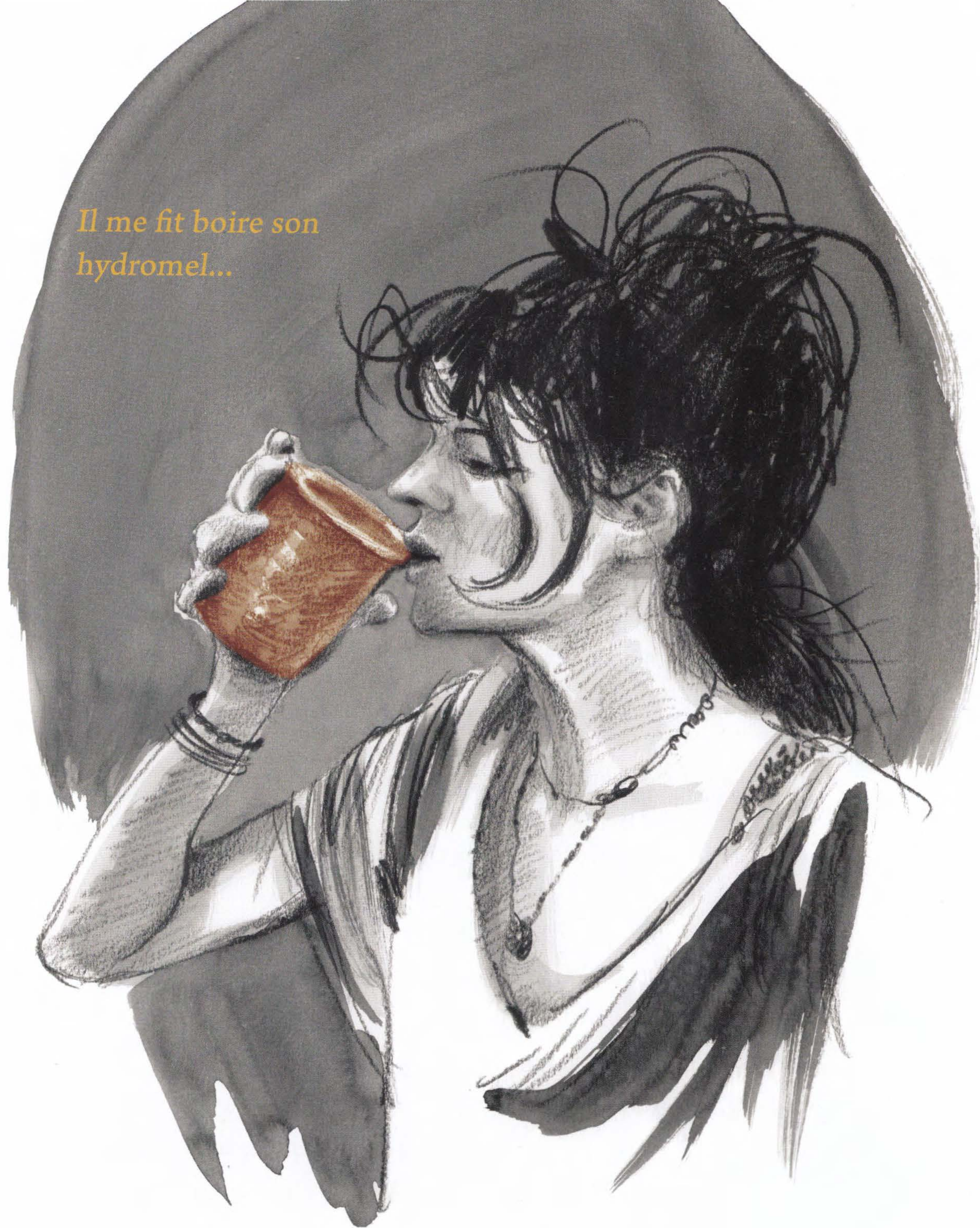
Il ne croyait pas si bien dire. J'avais voulu suivre ma mère et sortir du Monde Blanc des Dieux, poussée par cette curiosité qui nous attire vers les hommes d'en bas. J'ai le souvenir d'une eau clapotante, hennissante, d'où je m'étais aventurée pleine d'hésitation. J'acceptai les conditions que m'imposait Matous, à qui j'avais demandé d'être mon guide, et je naquis sous la lune, pour le temps d'une vie. Matous élut domicile ici, dans Aballon, au cœur de la Gaule future. Il régnait en prince magicien, voilà mille ans, sur cette large contrée où tu vis, Cobrounos. Il avait, hélas, le terrible pouvoir de me faire revenir dans le Pays Blanc, si l'envie lui en prenait. Je ne le voulais pas : j'étais trop attachée à ce monde avec son temps qui pèse et ses routes boueuses. Je le suis toujours, puisque j'y suis pour toi.

Au bout de trois ans, ses terres étaient devenues brusquement hivernales en plein été. Plus de feuilles aux arbres, plus d'herbe verdoyante ; les nourrices n'avaient plus de lait, la farine ne sortait plus des meules. Un sage lui avait très vite conseillé de mettre ses pieds en moi, pour rendre la vie à son royaume. Il venait de le faire.

Matous reçut la cour avec sa générosité coutumière. Mes frères entrèrent les premiers. Ollouidios avait la préséance. Ils s'assirent et se mirent à manger le bœuf bouilli. Celles qui seraient mes suivantes,

Ses terres étaient devenues brusquement hivernales en plein été...




Il me fit boire son
hydromel...

les Très-Écoutantes, me rejoignirent en souriant puis les chanteuses, les porteurs d'oiseaux et les porte-lance. Matous relâcha son étreinte et me demanda de chanter pour eux, ses pieds enfoncés en moi. Les porte-lance m'entouraient. Ah, tous ces hommes et leurs regards ! Le roi me donna à manger des pattes de cailles et des cuisses de grues. Il me fit boire son hydromel. Je savais bien pourquoi il agissait ainsi.

Après les chants, que nous avions entonnés à pleine gorge, mes compagnes, les oiseaux et moi, et les danses auxquelles Ollouidios m'avait inutilement invitée, les Très-Écoutantes allèrent un moment écouter les voix de la terre qui sortaient d'une fente du sol, au pied d'une très vieille roche ; à leur retour, l'assemblée se retira.

Au milieu de la nuit, le roi ôta ses pieds de mon giron. Presque aussitôt, il se mit à geindre. Il défaillait.

Il remit ses pieds dans mon giron et retrouva son arrogance.

– Ne pars pas, sinon c'est la mort pour moi et mon royaume, m'intima-t-il.

– Je partirai.

– Attends !

– Non. Je ne peux pas rester.

– Attends, pour cette première fois !

J'attendis jusqu'à l'aube. Alors entre nous, soudain, une joie torrentielle éclata. Ce fut très long : un frisson ni glacé ni brûlant nous souda l'un à l'autre. J'étais, sur mon banc, offerte, palpitante, pantelante, foudroyée, les bras en arrière, mes cheveux noirs lâchés ap-

puyant sur le sol, comme la crinière des juments ; lui, agrippé aux accoudoirs de son trône, engoncé dans sa peau d'ours, penchait sa grosse tête au-dessus de moi. Une force blanche passait de moi à lui et se dressait comme une colonne. Oui, comme une colonne. Puis, peu à peu l'enivrement nous quitta. Il ôta ses pieds et me fit partir d'un signe de tête, sans dire un mot, mais, sur le seuil du palais, je l'entendis me chuchoter :

– Reviens demain matin.

– Jusqu'à quand ?

J'étais exaspérée. Je ne pouvais plus penser. Il ne me répondit pas. La houle de la fureur me tendait comme une ralingue. Il attentait à ma virginité, sans me déflorer. J'aspirais à me laver dans le fleuve, dans la mer et dans la lumière. Je quittai Aballon et voguai à pleines voiles vers le large.

Le rocher luisant qui porte ma maison ténébreuse, aux marges de la mer, m'offrit sa dureté, sa nuit venteuse, son écume blanche, son flot noir. Dans ma chambre, devant le jardin du ciel, mes étoiles vinrent me faire oublier ma souffrance. Elles m'abreuvèrent de leur clarté. La lune souriante m'aspira. La salle et tout le château s'embrasèrent d'une blancheur fulgurante. Je me sentis comme au jour de ma naissance. »

J'étais offerte,
palpitante, pantelante,
foudroyée...



Que ses origines se confondent avec celles de sa mère

a naissance ! Je m'en souviens. Elle fut tumultueuse. Que puis-je t'en dire ? J'étais de l'eau. Ou plutôt ma mère était de l'eau. Partout. Un déluge gris brasillant du reflet de milliards d'étoiles ; il s'évasait, s'évidait, se creusait en tourbillonnant. Le ciel était fauve. Ma naissance fut la même que celle de ma mère Ana. Il y avait ce bruit de galop. C'était furieux et, à mesure que le fracas s'amplifiait, le ciel devenait blanc, éclatant, aveuglant. Une force hennissante plongea du ciel et fit se cabrer la masse marine jusqu'aux astres. Les eaux chutèrent dans l'abîme infini. Cette cataracte se divisa en panaches explosants et en crinières bondissantes qui s'ébattirent dans quatre sens. L'univers ne fut plus qu'une croupe incommensurable agitée d'un mouvement saccadé. Le tonnerre cria. Soudain, l'eau pénétrée par la foudre prit la forme impeccable d'un cheval saillissant une jument. Mais autour régnait une noirceur hostile.

La Jument, ma mère, fut faite d'un mélange d'eau et de feu – d'une eau mise en effervescence par le feu de je ne sais quel soleil. Cette eau fut Jument divine. Ce fut sa forme première. Moi, je naquis de cette même alliance, mais je n'ai hérité qu'en partie de la bonté de

ma mère. Ma mère est douce, je suis violente. Je le suis à cause de ce qu'elle a subi.

Elle prit forme humaine et devint une belle petite fille. Elle était docile et patiente. Surtout, elle tenait de son origine chevaline une capacité de courir très vite au point qu'elle battait tous ses jeunes compagnons. Elle allait aussi vive que les oiseaux. Les mouettes et les pétrels firent amitié avec elle et formèrent son premier cortège. Ensuite elle suscita la venue de trois grues. Tout cela, elle me l'a raconté, lorsque je reçus d'elle mon rocher. Elle se plut à être humaine.

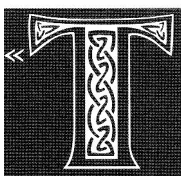
Mes seins, comme les siens, pouvaient nourrir des enfants. Elle voulut aimer et enfanter, mais il lui arriva une douloureuse aventure.

Elle avait remarqué, parmi les hommes, un seigneur beau-bouclé, vaillant et plein de sens et raison, nommé Pillos. Il régnait sur une région, les Monts Rouges, qui se situe un peu sous le milieu de la Gaule que l'on appelle pentagonale. Mais avant de t'exposer sa mésaventure, je veux que tu saches que l'homme qu'elle aimait avait lui-même connu une étrange affaire. »



Les mouettes et les pétrels formèrent son premier cortège...

À quoi peut conduire une chasse lointaine



« Tout avait commencé par une chasse. Un jour, comme Pillos séjournait à Ouésounna, sa cour principale, il eut l'idée et l'envie de courre le cerf. Le lendemain, à la jeunesse du jour, il se rendit à un hameau qui s'appelle toujours Caïton pour lâcher ses chiens dans les bois. Il sonna du cor, fit partir la chasse, et voilà qu'à la suite d'une longue chevauchée, il perdit ses compagnons. Le soir, il entendit les aboiements d'une autre meute. Il se précipita et vit cette nouvelle meute terrasser un cerf qu'il aurait aimé forlancer lui-même. Il fut étonné par l'aspect extraordinaire de ces chiens : ils étaient d'un blanc éclatant et brillant, leurs oreilles étaient rouges, le blanc de leur peau luisait autant que le rouge de leurs oreilles. Il dispersa les chiens rouges et blancs qui avaient tué le cerf, et appela les siens à la curée. Alors un cavalier apparut, s'avança et lui parla ainsi :

– Seigneur, je sais qui tu es et je ne te souhaite ni bonne santé ni bonheur.

– Oui, répondit Pillos, tu es d'un rang si élevé que ce serait malséant.

– Ce n'est pas l'élévation de mon rang qui m'en empêche, c'est ton impolitesse.

– Quelle impolitesse, seigneur, me reproches-tu ?

– Je ne connais pas de plus grave manquement à la courtoisie que de repousser la meute qui a tué un cerf pour le donner en curée à sa propre meute.

– Seigneur, répondit Pillos, si je t'ai fait du tort, je paierai le prix pour faire la paix avec toi.

– De quelle manière paieras-tu ?

– Ce sera selon ton honneur, mais je ne sais pas qui tu es.

– Je suis un roi régnant dans le pays d'où je viens.

– Prince, je te salue, dit Pillos ; de quel pays viens-tu ?

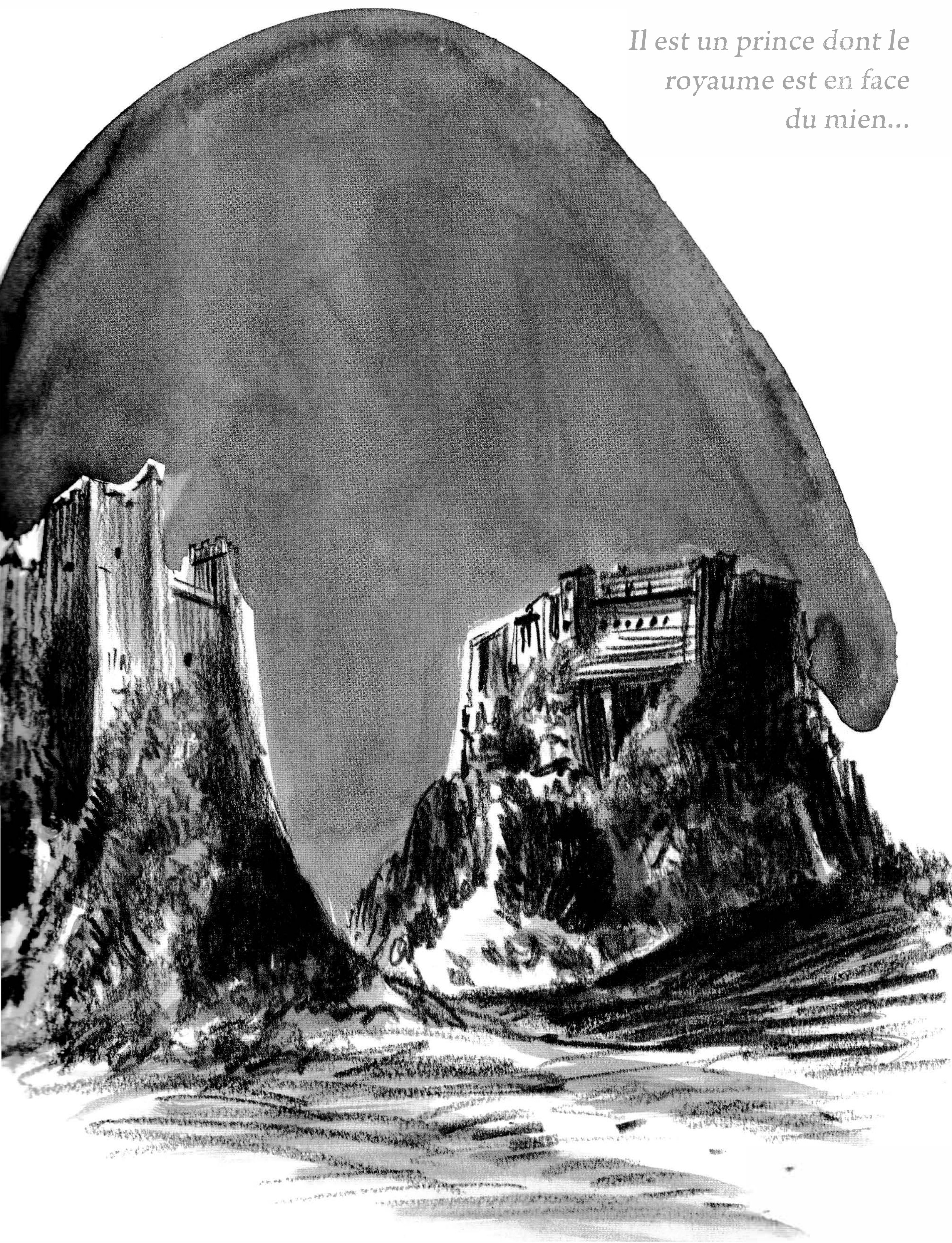
– D'Antoumnos, dit-il. Je suis Araouonos roi d'Antoumnos.

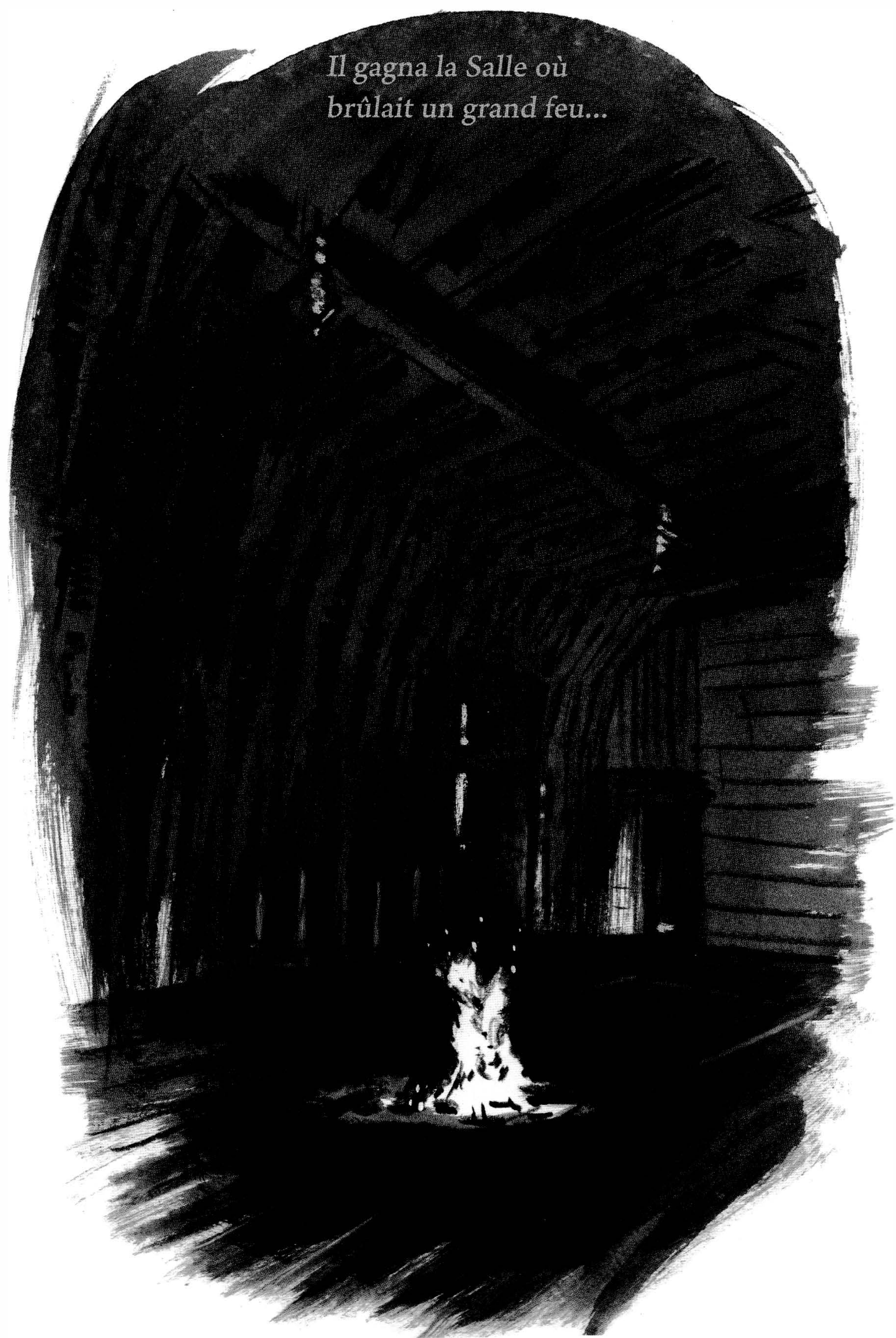
– Prince, de quelle façon ferai-je la paix avec toi ?

– Voici comment. Il est un prince dont le royaume est en face du mien. Il me fait continuellement la guerre. C'est Samouindos, roi, lui aussi, d'Antoumnos. Il est surnommé le Roi de l'Abîme. Si tu me protèges de ses attaques, et tu peux le faire aisément, tu obtiendras ma paix et mon alliance. Dans un an, à compter de ce soir, nous aurons rendez-vous, lui et moi, sur le gué de la Ouiséra. Tu y seras à ma place, sous ma forme et mon apparence. Tu devras lui porter un seul coup ; il n'y survivra pas. S'il te demande de donner un autre coup, n'en fais rien, même s'il te supplie. Car moi, malgré tous les coups que je lui donnais en plus, je le voyais revenir le lendemain aussi frais que jamais pour se battre avec moi.

– Dans un an, dis-tu. Mais que dois-je faire en attendant ?

Il est un prince dont le royaume est en face du mien...




Il gagna la Salle où
brûlait un grand feu...

– Tu vas prendre maintenant mon apparence et tu entreras dans mon fort. Tu veilleras à ce que personne ne s'aperçoive de l'échange. Et moi, revêtu de ton apparence, je gouvernerai tes états en ton absence.

Araouonos prit sa baguette d'or, en toucha Pillos qui se transforma en lui, et se toucha lui-même pour revêtir aussitôt l'aspect de Pillos.

Au royaume d'Araouonos, Pillos s'émerveilla de la splendeur de sa cour. Il gagna la Salle où brûlait un grand feu. Deux porte-bouclier vinrent le déchausser. Puis il vit entrer les familiers de la cour et parmi eux la reine, la plus belle femme qu'on eût jamais vue, vêtue d'une robe d'or. Ils s'assirent l'un à côté de l'autre et tout autour la cour s'installa sur les peaux de chiens. Pillos se mit à converser avec la reine, il s'aperçut que c'était une femme hautement sensée, aux nobles manières et d'un langage raffiné. Ils dégustèrent boissons et plats exquis aux sons des harpes et des flûtes. De toutes les cours qu'il avait vues au monde, c'était la mieux pourvue en nourriture et boissons, en vaisselle d'or et en parures royales. Lorsque le moment d'aller dormir fut venu, la reine et lui allèrent se coucher. Dès qu'ils furent au lit, il lui tourna le dos et garda le visage penché vers le bord du lit. Il ne lui adressa pas un seul mot jusqu'au lendemain. Au long de la journée, la reine et lui eurent entre eux des propos tendres. Cependant, quelle que fût leur amitié, il n'y eut pas une seule nuit pendant toute cette année qui ne se passât comme la première.

Le soir fixé pour le combat arriva. Samouindos surgit à cheval en même temps que lui, et les deux rois s'affrontèrent au milieu du gué de la Ouiséra. Du premier coup, celui qui remplaçait Araouonos frappa Samouindos de sa lance en plein sur l'ombon de sa targe, si bien qu'il la fendit en deux et jeta Samouindos à terre loin derrière la croupe de son cheval, à une distance égale à la longueur de son bras et de sa lance. Il lui avait porté le coup mortel. Samouindos s'écria :

– Seigneur, achève-moi !

– Cherche un autre pour t'achever, répondit Pillos, moi, je ne le ferai pas.

– Féaux guerriers, dit Samouindos, emportez-moi d'ici. Mes derniers moments sont arrivés.

– Mes fidèles guerriers, dit celui qui remplaçait Araouonos, trouvez qui peut devenir mon vassal.

– Seigneur, dirent les nobles guerroyeurs, ils le peuvent tous, car il n'y a plus d'autre roi sur l'Antoumnos où l'on côtoie l'Abîme.

Pillos reçut l'allégeance des guerriers et prit possession du pays. Il rejoignit Araouonos, et les deux rois, heureux de se revoir, reprirent leur apparence. De retour à sa cour, Araouonos parla à sa reine et lui fit l'amour. Il apprit d'elle qu'elle n'avait eu, la nuit, ni ébats amoureux ni conversation avec son époux depuis un an. Il lui dit :

– Dame, ne me fais pas de reproche. Ce n'est pas moi qui ai dormi avec toi.

Et il lui raconta toute l'histoire.

Les deux rois
s'affrontèrent au milieu
du gué...




Pillos reçut un
chaudron de science et
d'inspiration...

– Seigneur, dit la reine, tu as tenu un allié solide, puisqu'il a résisté à l'attrait de ma chair et gardé sa fidélité à ton égard.

Pillos rentra à Ouésounna, dans les Monts Rouges, et demanda aux nobles de son royaume ce qu'ils pensaient de la façon avec laquelle il avait gouverné.

– Seigneur, dirent-ils, ta sagacité n'a jamais été aussi bonne ; tu n'as jamais été aussi aimable ; jamais tu n'as dépensé ton bien avec autant de générosité ; jamais ta façon de gouverner n'a été aussi heureuse que cette année-là.

– Il serait juste d'en rendre grâce à celui qui a été avec vous. Voici toute l'histoire telle qu'elle s'est passée.

Et Pillos raconta tout. À partir de ce moment, Araouonos et lui renforcèrent leur alliance et s'envoyèrent l'un à l'autre des chevaux, des vautres, des faucons : Pillos reçut un chaudron de science et d'inspiration ainsi que des porcs dont la chair cuite sans sel donnait l'immortalité. À cause de son séjour d'un an dans l'Antoumnos, le pays de l'Abîme, et parce que, par sa vaillance, il avait réuni là-bas, pour Araouonos, les deux royaumes, Pillos fut appelé Pillos Prince de l'Abîme. Pour être entré dans une région divine, il devint celui qui pouvait en permettre l'accès aux aventuriers désireux de s'enrichir et aux curieux avides de percer les mystères qu'ils avaient pressentis dans les ombres. »

La déesse ôte son capuchon et dévoile l'ovale de son visage. Elle regarde Cobrounos avec tendresse. Ses paroles s'épanchent ensuite comme une onde.

« C'est ce Prince, devenu l'égal d'un dieu, que ma mère se mit à aimer de toutes les fibres de son corps. Tu as bien compris, Cobrounos ? Non, ne sors pas ta tête de la peau du faon. La folie de l'amour, je l'ai connue moi aussi. »





La déesse ôte son capuchon
et dévoile l'ovale de son visage...

Comment sa mère séduit l'homme qu'elle aime

« Un jour, comme Pillos séjournait à Ouésounna, sa cour principale, ma mère, attirée par sa réputation, le vit dans tout l'éclat de son mérite royal. Elle brûla aussitôt du désir de l'épouser. Pour parvenir à ses fins, elle attendit qu'il sortît se promener. Il monta sur une butte rocheuse appelée le Haut Siège.

– Seigneur, dit l'un des familiers, la force de ce tertre royal, c'est que tout noble qui s'y assied ne le quitte pas sans avoir reçu des coups et des blessures ou bien sans avoir vu un prodige.

– Je ne crains pas d'être blessé en si nombreuse compagnie, s'exclama Pillos. Le prodige, il me plairait de le voir. Je vais m'asseoir sur le tertre.

Il alla s'asseoir sur le tertre.

Ma mère entra secrètement dans ce lieu, dont nul ne savait qu'il était souterrain. Elle revêtit une robe d'or lustré, suscita sous elle un cheval bai clair, gros et très grand, sortit du tertre et se dirigea vers Pillos, au pas lent et régulier de son énorme cheval. Le roi fut très surpris de son apparition, qu'il jugea radieuse.

– Hommes, demanda-t-il, connaissez-vous cette femme ?

– Non, seigneur.

– Que l'un de vous aille à sa rencontre pour savoir qui elle est.

Quelqu'un se leva, mais sur la route, au moment où il allait la croiser, elle l'avait déjà dépassé. Il courut derrière elle aussi vite qu'il put, mais plus il se pressait, plus elle s'éloignait de lui. Il revint auprès de Pillos.

– Seigneur, dit-il, aucun homme à pied ne réussira à la rattraper.

– Eh bien, s'écria Pillos, va à la cour, prends le cheval le plus vite et rejoins-la.

Ma mère ne permit pas qu'il la rattrapât.

Le lendemain, Pillos, très intrigué, revint s'asseoir sur le tertre. Il ordonna à un valet de harnacher le cheval le plus rapide et de se précipiter vers la cavalière, lorsqu'elle apparaîtrait.

Ma mère sortit du tertre et mit son cheval au trot. Le valet força l'allure du sien. En vain ! Il ne put la rejoindre.

Ma mère se doutait que Pillos serait de plus en plus intrigué et tomberait amoureux d'elle au point de vouloir la poursuivre lui-même.

Le lendemain, quand elle sortit du tertre, elle constata que Pillos avait fait préparer son propre cheval. Elle passa devant lui au pas de son coursier hennissant. Lui piqua des deux, persuadé qu'il la rejoindrait en quelques bonds. Elle s'envola presque au léger galop de son cheval. Pillos eut la sensation de rester sur place. Son alezan pourtant soufflait, saignait des naseaux, galopait à charger et se couvrait d'écume. Alors il s'écria :

– Dame Oiselle, pour l'amour de l'homme que tu aimes le plus, attends-moi !

Ma mère sortit du tertre et mit son cheval au trot...



Dans un an, ce soir, à la
cour de mon père...



– Volontiers, répondit-elle en arrêtant sa monture. Il eût mieux valu pour le cheval que tu eusses formulé ce vœu plus tôt.

– J'entends ta parole gracieuse et je vois ton merveilleux visage, jeune fille. Il m'éblouit. Pourquoi es-tu venue ici ?

– Je suis venue te voir, toi, répondit-elle, les yeux étincelants.

– Me voir ? Voilà qui me réjouit. Peux-tu me dire qui tu es ?

– Oui, seigneur. Je suis Épona, la fille de celui qu'on appelle Le Vieil Étalon. On allait me donner à quelqu'un malgré moi. Je n'ai voulu d'aucun homme, et cela, par amour pour toi, Pillos Prince de l'Abîme. Et je ne voudrai jamais de personne, à moins que tu ne me repousses. C'est pour connaître ta réponse que je suis venue à toi.

En parlant ainsi elle sourit et acheva d'incendier le cœur du roi. Elle avait dit ce nom d'Épona, bien qu'elle portât d'habitude celui d'Ana.

– Jeune fille, voici ma réponse : si j'avais le choix entre toutes les filles et les femmes du monde, c'est toi que je choisirais. Je ne respire plus comme avant, depuis que je t'ai vue.

– Bien, dit-elle, fixons un rendez-vous, avant qu'on ne me donne à un autre homme.

– Pour moi, le plus tôt sera le mieux. Fixe le rendez-vous à l'endroit que tu voudras.

– Bien, seigneur : dans un an, ce soir, à la cour de mon père. J'apprêterai un festin en ton honneur.

– J'y serai, sois-en sûre.

– Seigneur, reste en bonne santé. Tu reviens d'un pays hostile, tu es harassé, je le vois. Souviens-toi de garder ta promesse. Je pars.

Pillos regagna ses familiers et à toutes leurs questions répondit seulement que le prodige promis par le tertre s'était produit. »



Souviens-toi de garder ta promesse…



Quel solliciteur vient contrarier les projets de l'Écuyère



a mère attendit une année celui qu'elle aimait. Il arriva en compagnie d'un brillant équipage de quatre-vingt-dix-neuf cavaliers. Le festin fulgura dans l'or et gronda dans les rires et les cris d'allégresse. Pillos se tenait entre le père d'Épona et elle. Tout autour étaient assis les autres convives selon leur dignité. Ils commencèrent à manger et à boire.

Comme ils buvaient, ils virent entrer un grand homme brun, d'allure noble, richement vêtu. Sur le seuil de la salle, il salua Pillos et l'assistance.

– La bienvenue à toi, viens t'asseoir, dit Pillos.

– Non, j'ai une requête. Seigneur, c'est à toi que j'ai affaire, et c'est pour t'adresser cette demande que je suis venu.

– Quelle que soit ta demande, si je suis en mesure de l'obtenir, tu l'auras.

– Pourquoi fais-tu cette réponse ? cria ma mère. Que permets-tu là ? Crains ce que réclame cet inconnu : je crois le reconnaître.

– Il l'a bien faite, cette promesse, princesse, dit l'autre, et face à de nobles guerroyeurs.

– Quelle est ta requête ? demanda Pillos.

– Tu dois coucher cette nuit, dit l'intrus, avec la femme que j'aime le plus. C'est elle que je suis venu te réclamer, ainsi que les apprêts et l'approvisionnement du festin.

Pillos resta silencieux, car il ne savait que répondre.

Ma mère Épona poussa un cri et gronda :

– Tais-toi tant que tu voudras ! Il n'y a jamais eu d'homme aussi lent d'esprit que toi, Pillos.

– Princesse, je ne savais pas qui il était, gémit Pillos.

– N'as-tu pas compris que cet homme risquait d'être celui à qui j'ai été promise malgré moi ? C'est Oualos la Lumière, fils de Clooutos la Gloire, que tu vois, un homme qui a beaucoup d'armées et de terres. Maintenant que tu as dit ce que tu as dit, donne-moi à lui pour t'éviter la honte !

– Non, Dame, je ne t'accorderai jamais à lui.

– Donne-moi à lui, menaça ma mère, et je ferai en sorte qu'il ne m'ait jamais !

– Seigneur, s'écria Oualos, il est temps de me donner une réponse.

– Tout ce que tu m'as demandé de ce qui est en ma possession, tu l'auras, répondit Pillos.

– Ne sois pas impatient, Oualos, lança Épona. Je dois dire quelques mots à Pillos. Viens ici, Pillos, dit-elle, viens derrière ce rideau. Je veux te parler.

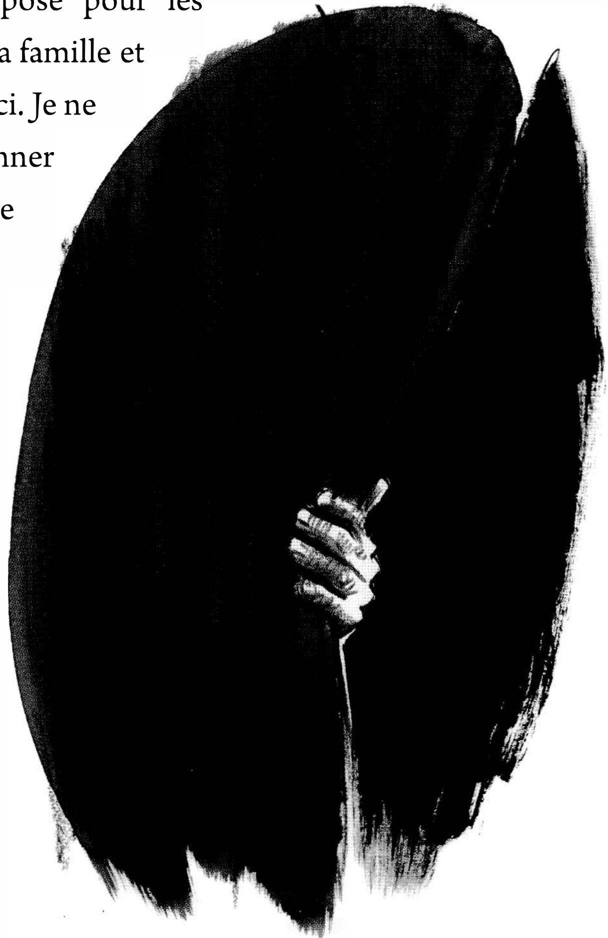
Pillos s'exécuta, non sans avoir demandé à Oualos de l'attendre là où il se trouvait. Il s'entretint en secret, un long moment, der-

C'est elle que je suis venu te réclamer, ainsi que les apprêts et l'approvisionnement du festin...



rière la courtine du trône avec Épona, dont on devinait que c'était elle qui, derrière, heurtait le tissu de ses gestes et de ses ruades. Elle faisait semblant d'être houleuse de colère ; elle indiquait en réalité un plan bien pensé pour vaincre Oualos par la ruse. Puis elle revint au milieu de l'assemblée et s'adressa à Oualos en prenant un air soumis.

– Mon âme, dit ma mère, pour ce qui est du festin avec tous ses apprêts et son approvisionnement, j'en ai disposé pour les hommes présents, ma famille et les troupes qui sont ici. Je ne permettrai de les donner à personne. Écoute bien. Dans un an, ce soir, un festin sera préparé



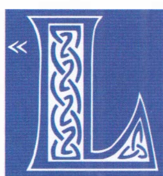
pour toi, en cette cour, mon âme, avant que tu viennes coucher avec moi.

Oualos accepta et sortit sous les regards consternés de la cour. »

Il s'entretint en secret, un long moment, avec Épona...



Que le jeu du « blaireau dans le sac » est inventé à propos



e jour venu, Oualos fut bien accueilli et prit part au festin. Pillos, déguisé en mendiant, ou plutôt en blaireau-de-fête, embusqua une centaine de ses hommes dans un verger voisin. Il portait un cor et un sac que ma mère lui avait donnés. Il entra dans la grand'salle au moment où l'on commençait à boire. On rit un peu de lui. Il s'approcha de la table où siégeait Oualos et le salua, ainsi que sa compagnie, hommes et femmes.

– Sois le bienvenu, dit Oualos.

– Seigneur, je suis venu te soumettre une requête.

– Je l'accepte volontiers, si c'est une demande raisonnable.

– C'est raisonnable, seigneur, car je ne quémande que poussé par le besoin, dit-il en lui tendant le sac. Ce que je te demande : remplir de nourriture ce petit sac.

– C'est une requête très mesurée, je te l'accorde bien volontiers, dit Oualos. Hommes, ordonna-t-il, remplissez ce sac de quelques-unes des victuailles qui sont sur la table.

Les serviteurs se levèrent en grand nombre, et ils commencèrent à remplir le sac. Malgré tout ce qu'on y mettait, le sac n'était pas plus rempli qu'au début. Les hommes jetaient des monceaux de viande à qui mieux mieux, et c'était comme s'ils avaient précipité des lames

ou des lingots d'argent dans un vertigineux gouffre noir. La cour se pâma devant le prodige. À cette vue, Oualos s'écria :

– Homme, ton sac sera-t-il jamais plein ?

– Non, il ne le sera jamais, répondit le faux mendiant, quoi que l'on y mette, à moins qu'un seigneur possesseur de terres et de domaines, ne se lève pour tasser la nourriture dans le sac avec ses deux pieds en disant : On y a mis assez.

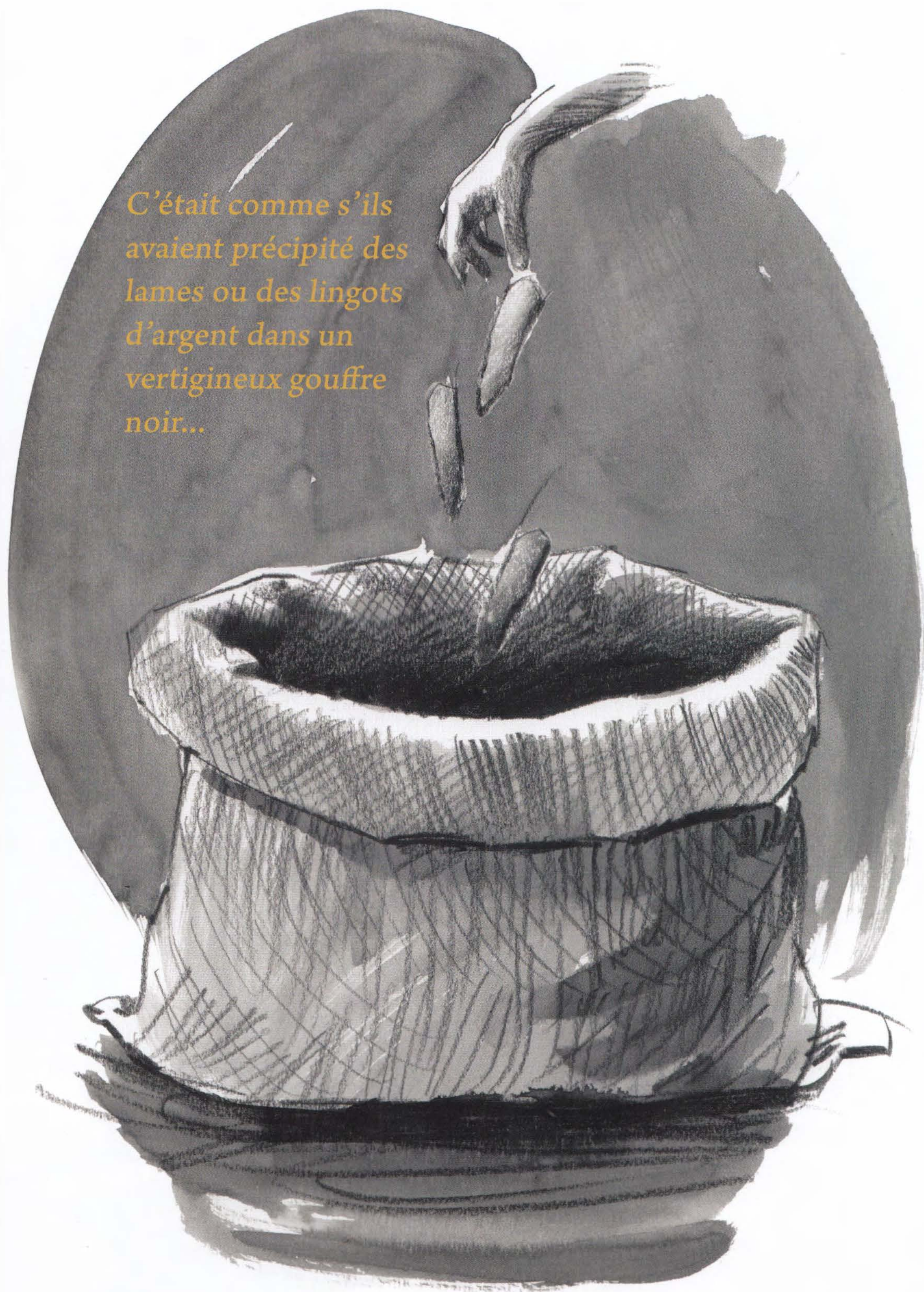
Épona, ma mère, s'inclina devant Oualos.

– Champion, lève-toi vite. Tu es tout désigné, mon âme, murmura-t-elle. Tu as tout intérêt à satisfaire la requête de ce mendiant, qui me paraît bien posséder un sac magique. Il ne me réclame pas, moi, comme tu le fis, il y a un an. Tu n'as donc rien à craindre de lui. Et si tu combles ce sac, nous pourrons célébrer notre mariage dans le faste que j'ai voulu.

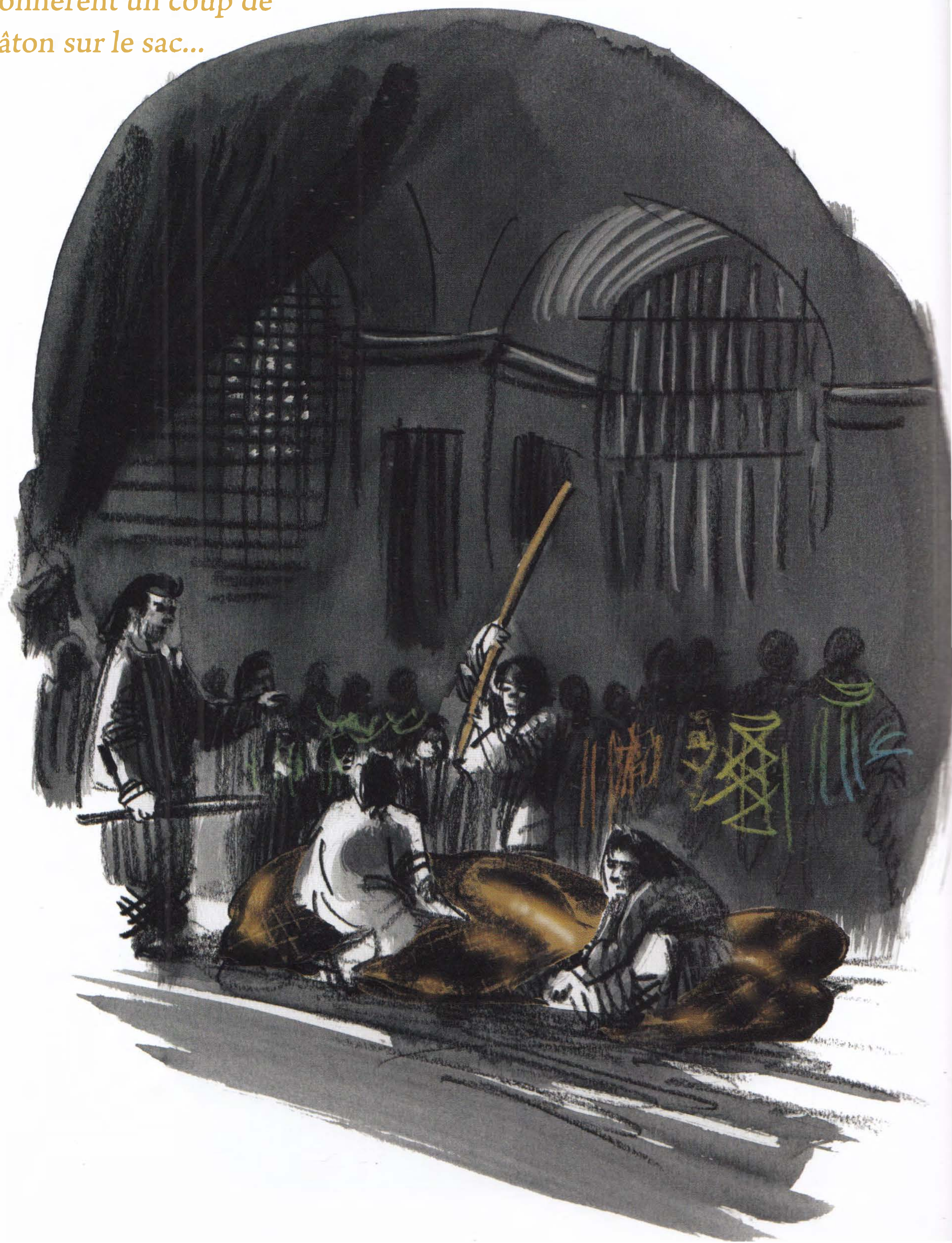
– J'y vais, dit Oualos.

À ces mots, il dégrafa sa saie, la remit à un serviteur et entra dans le sac. Il commença en souriant à en fouler le fond. Aussitôt Pillos en manière de plaisanterie releva les lèvres du sac jusqu'à hauteur de la tête de Oualos. Avant que celui-ci eût eu le temps de parler, Pillos l'enveloppa et ferma le sac avec des lacets. La cour se mit à rire. Il sonna du cor et les hommes qu'il avait dissimulés dans le verger accoururent. Ils se saisirent de tous ceux qui étaient venus avec Oualos et les enchaînèrent. Pillos rejeta les haillons blancs et noirs dont il s'était affublé. La cour l'acclama.

– Faites ce que je vous ai ordonné, dit-il à ses hommes.


C'était comme s'ils avaient précipité des lames ou des lingots d'argent dans un vertigineux gouffre noir…

L'un après l'autre, ils donnèrent un coup de bâton sur le sac...



Aussitôt, l'un après l'autre, ils donnèrent un coup de pied ou un coup de bâton sur le sac en disant :

– Qu'y a-t-il là-dedans ?

– Un blaireau, répondaient les autres.

– Aïe, aou, criait Oualos.

Et chacun s'amusa de la formule en la répétant de plus en plus vite :

– Qu'y a-t-il dans le sac ?

– Un blaireau. Un blaireau.

– À quel jeu jouez-vous ici ?

– Au jeu du blaireau dans le sac.

Au vingtième coup reçu,

– Seigneur, dit l'homme dans le sac, écoute-moi, s'il te plaît. Ce n'est pas une mort convenable pour moi, que d'être tué dans un sac.

Pillos arrêta les bastonneurs et souleva le sac en le tenant par les lacets.

– Oualos, cria-t-il, la joue contre le cuir, si tu veux que les coups s'arrêtent, abandonne tes prétentions sur Épona !

– Libérez-moi ! Je promettrai ce que vous voulez.

– Non, promets d'abord, hurla Épona, ma mère. Tu ne sortiras pas avant. Et livre-nous vingt otages. Déclare que tu abandonnes Épona pour toujours et que tu ne remettras jamais en cause le mariage qui va l'unir à Pillos.

– Je le promets.

– Jure-le !

– Je le jure. Faites-moi sortir du cul de ce sac !

Ma mère lui fit encore jurer de ne jamais remettre les pieds dans le pays. Pillos dénoua les attaches du sac et Oualos en sortit sous les rires de l'assistance.

– Je laisse des nobles à ma place, dit Oualos.

Il s'en alla dans ses terres et s'enferma dans son fort pour toujours.

Ma mère chiffonna le sac en riant et le jeta :

– Qu'il rejoigne la nuit ! dit-elle. »


Oualos sortit
du sac sous les rires
de l'assistance...



Que le mariage de sa mère a lieu

« Et elle épousa Pillos immédiatement. Elle lui tendit la coupe d'ivresse et les Grands, les porte-pique, les chantres et les chiens poussèrent les cris de liesse. Elle en conçut, me dit-elle plus tard, une joie suprême. Ses yeux bleuirent ; les nuages qu'elle regardait s'empourprèrent ; les peuples moussèrent de bonheur. »

La déesse ôte sa longue cape et lève ses bras nus vers le ciel. Sur ses ongles perle une goutte de lumière. Cobrounos sourit dans son songe.

« Le plaisir de ma mère était sans bornes. Les fois où l'arme de Pillos la transperçait, il la réenfantait dans l'allégresse charnelle. L'aise progressive dans laquelle elle entrait en frissonnant de volupté transformait son corps en mer écumante, bouillonnante, tonnante. L'air sentait la laitance, l'huile salée, la rose. Ses gloussements formidables déroutaient les étoiles, son délire rugissant exhaussait la terre autour d'elle et créait des montagnes.

Les hommes voyaient soudain de leurs yeux les divinités et la doublure d'hyacinthe du monde : ils soulevaient le masque des choses ; ils en étaient éblouis et assagis, et pleins d'amour.

Lorsque le calme revenait, tout reprenait son train normal et les hommes plissaient à nouveau leur front et échangeaient des paroles.

Pendant deux ans, Pillos et Épona régnèrent, et leurs royaumes furent prospères. »

Les hommes échangeaient à nouveau des paroles...



Leurs royaumes furent prospères…



Qu'un enfant tarde à venir, mais disparaît à sa naissance



l'assemblée d'automne de la troisième année, les habitants du pays s'inquiétèrent en voyant qu'un roi aussi aimé restait sans héritier. Ils lui demandèrent une entrevue.

– Seigneur, nous savons que tu ne vivras pas aussi vieux que certains d'ici, et nous craignons que tu n'aies aucun héritier de la femme qui est avec toi. Aussi devrais-tu prendre une autre femme, dont tu aies un enfant. C'est notre conseil. Ce manque d'héritier rend ton trône fragile, ô roi. Si tu voulais laisser les choses en l'état, nous ne le permettrions pas.

– Ah, dit Pillos, il n'y a pas longtemps que nous sommes ensemble, Épona et moi. Bien des choses peuvent arriver. Donnons-nous rendez-vous dans un an. Si d'ici là elle n'est pas enceinte, je suivrai votre conseil.

– Sage décision, ô roi.

Avant que l'année ne se soit écoulée, ma mère devint enceinte. Au temps printanier où les jours durent autant que les nuits, elle connut les douleurs de l'enfantement. Puis, devant la cour, à la jeunesse du jour, elle mit un fils au monde. Pillos rit et décréta vingt jours de liesse. Les familiers et les nobles se retirèrent et Pillos resta auprès

d'elle, un long moment. Il ne sortit de la chambre que le soir, sa saie toute tachée de sang.

La nuit de cette naissance, six femmes vinrent veiller la mère et l'enfant. Un lourd sommeil s'abattit aussi bien sur elles que sur Épona et son fils. Lorsque les femmes s'éveillèrent, au chant du coq, elles regardèrent l'endroit où elles avaient placé l'enfant ; il avait disparu. L'une d'elles dit alors :

– Malheur, l'enfant est perdu.

– Oui, la moindre punition serait de nous brûler vives ou de nous tuer à cause de cet enfant.

– Je ne veux pas être tuée, chuchota une autre. N'y a-t-il pas un moyen de résoudre cette affaire ?

– Écoutez-moi, dit une troisième. Il y a ici une lice avec ses petits. Tuons un de ses chiots, barbouillons de son sang les mains et le visage de la reine, jetons les os devant elle et accusons-la d'avoir tué son fils.

– Et de l'avoir dévoré, ajouta la quatrième.

– Oui, notre serment à nous six l'emportera sur son affirmation à elle seule, dit la cinquième.

Celle qui n'avait pas parlé pleura et dit :

– L'enfant n'est peut-être pas mort.

– Il l'est. La reine mange de la chair crue parfois. J'ai cru voir ses dents s'allonger en crocs. Si cela se trouve, notre ruse n'est que le reflet de ce qui s'est réellement passé, murmura l'une d'entre elles.

C'est ainsi que ma mère fut accusée d'avoir mangé son enfant. Lorsqu'elle se réveilla, les six suivantes lui reprochèrent cette hor-

*J'ai cru voir ses dents
s'allonger en crocs...*



Un flot d'hommes vint demander au roi de se séparer de sa femme...



reur. Elle s'emporta contre ces femmes, les accusa même d'avoir commis ce dont elles osaient l'accuser, leur promit sa protection si elles avouaient leur mensonge ; rien n'y fit. Devant le conseil, elles soutinrent l'accusation. Pillos se leva, ainsi que ses familiers et sa garde, et l'on ne put leur cacher cet acte atroce. La nouvelle se répandit dans le pays et tous les nobles l'apprirent. Un flot d'hommes vint demander au roi de se séparer de sa femme à cause du crime qu'elle avait commis. Pillos répondit :

– Vous n'aviez auparavant aucune raison de me demander de me séparer de ma femme, si ce n'est qu'elle n'avait pas d'enfants. Or je sais qu'elle a des enfants. Je ne la quitterai donc pas. Si elle a fait une faute, qu'elle en soit punie par un procès de rachat.

– Des enfants ? Comment le sais-tu, ô roi ? Nous n'avons vu, après les femmes, qu'un nouveau-né et un petit corps déchiqueté.

Pillos ne répondit pas et appela des sages auprès de lui. Ce fut une réunion secrète. Il décida, sur leur avis, d'infliger à ma mère Épona un rachat étrange. »

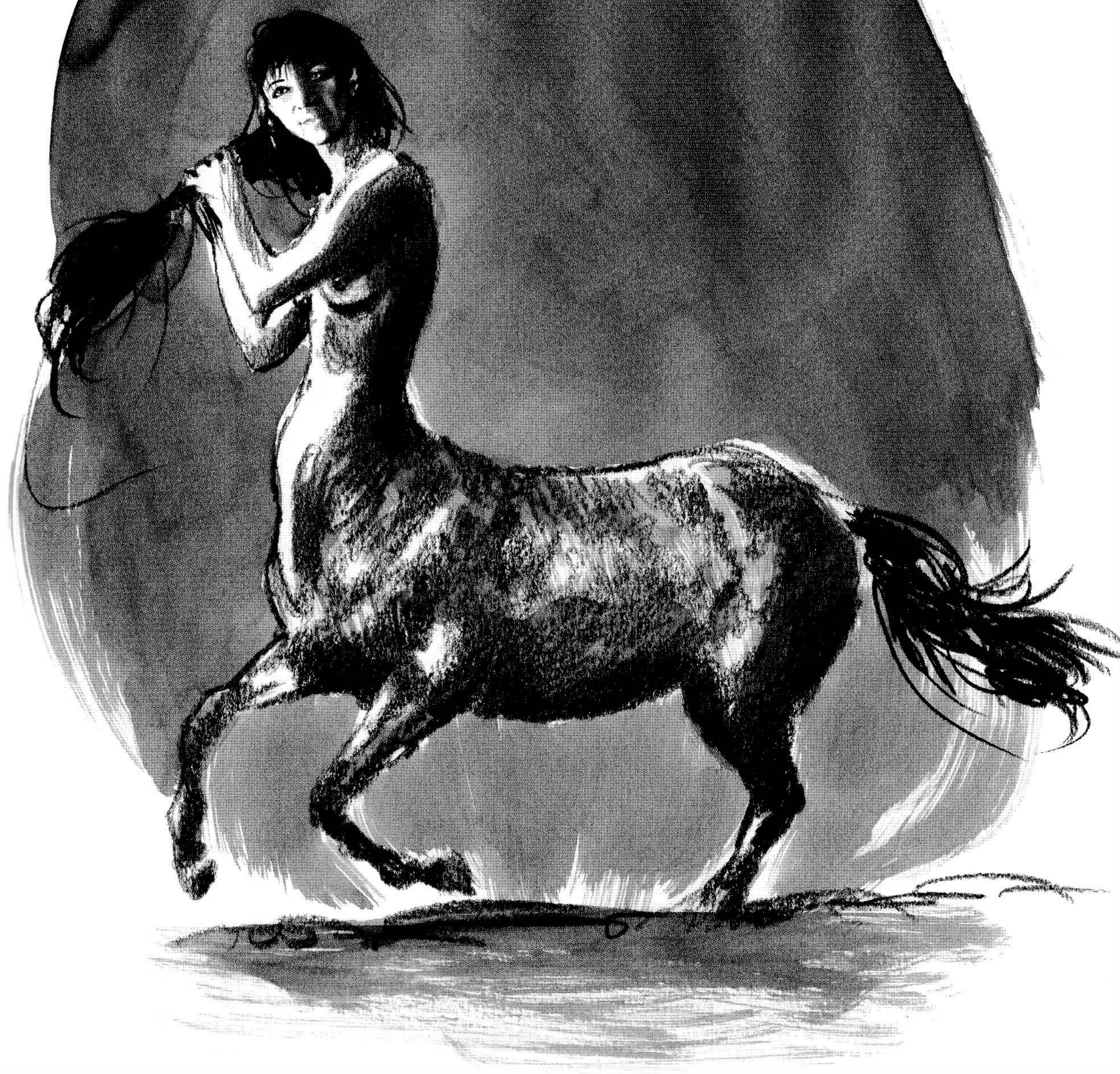
Que Épona subit un sort immérité

« Elle préféra le subir que de mettre en nié le grief des femmes. Elle resterait sept ans de suite à la cour, s'assoirait chaque jour à côté du montoir de pierre qui était à l'entrée, au-dehors, raconterait toute l'histoire aux passants qui lui paraîtraient l'ignorer et proposerait aux hôtes, voire aux étrangers, s'ils en étaient d'accord, de les porter sur son dos jusqu'à la cour. Cela se produisit peu souvent. Ma pauvre mère, surnommée l'Écuyère, à qui parfois on passait un licol, emporta jusqu'à deux hommes sur son dos. Elle fut frappée à coups d'aiguillon et dut courir. Il arriva que des hôtes de Pillos la fissent courir avec des juments qu'il lui fallait battre de vitesse. Ce qui survenait toujours. Elle partait en tête, disparaissait aux yeux de l'assistance et vainquait. Certains prétendaient qu'elle redevenait jument au moment où on la perdait de vue et reprenait sa forme en arrivant au but. Quelquefois un homme bon lui amenait un poulain et elle se précipitait vers lui pour le couvrir de baisers et le caresser. Il fallait le lui arracher, et elle tremblait de tous ses membres. D'autres fois, épuisée et malheureuse, mendiant sa nourriture, elle réclamait son enfant.

Ce traitement m'indigna longtemps et fut cause de ma colère contre Pillos et les hommes en général. Je n'admettais pas qu'elle se

soumît, sans même protester, à cette contrainte. Et puis un jour, je compris la raison de son acceptation. Elle retrouvait sa nature chevaline, et ce retour à sa forme première renouvelait ses forces. »

Elle retrouvait sa
nature chevaline...



Comment l'enfant est retrouvé

u bout de quatre ans, son enfant fut retrouvé sain et sauf. Un seigneur surnommé Bruit-des-Flots le découvrit alors qu'il surveillait sa jument qui allait mettre bas. Oui, il possédait chez lui la plus belle jument qui fût. Depuis quatre ans, la nuit, au beau du printemps, elle poulinait, mais personne n'avait jamais de nouvelles de son poulain qui disparaissait. Un soir Bruit-des-Flots en parla avec sa femme :

– Voici le début des mois clairs. Que le ciel s'abatte sur moi, si je n'arrive pas à savoir quel genre de fléau emporte nos poulains !

Il fit mener la jument dans une écurie, revêtit ses armes et attendit. Au début de la nuit, la jument mit bas un poulain prêt à randir, gousseau et bien fait, qui se tint tout de suite debout. À ce moment, Bruit-des-Flots entendit un terrible grondement. Après ce bruit, une grosse griffe entra par la fenêtre et saisit le poulain par la crinière. Bruit-des-Flots tira son épée et coupa le bras à la charnière du coude, en sorte que l'avant-bras et le poulain restèrent avec lui à l'intérieur. Il entendit un grand tumulte au-dehors, ouvrit la porte, se rua vers le bruit, ne vit que la nuit noire et rentra. Contre la porte, dans le coin, il trouva un enfançon entortillé dans une étoffe

précieuse. Il le souleva : c'était un garçon déjà fort pour son âge. Sa femme voulut l'adopter. On le reconnut par l'ondoiement et il reçut le nom d'Or-Chevelu, car ce qu'il avait de cheveux sur la tête était aussi jaune que l'or. Le poulain fut donné au garçon.

Un jour, Bruit-des-Flots entendit parler de la condamnation d'Épona et sut que les gens du royaume plaignaient l'Écuyère de son malheur. En observant l'enfant il se dit qu'il n'avait jamais vu père et fils aussi ressemblants pour l'apparence que le garçon et Pillos Prince de l'Abîme. Le visage de Pillos lui était connu, car il avait été à son service dans le passé. Dès le lendemain, il se rendit avec deux cavaliers et le garçon qui montait le poulain, à la cour de Pillos. Ils s'arrêtèrent près du montoir de pierre, où ma mère était assise. Elle leur dit :

– Seigneurs, n'allez pas plus loin. Je vais porter chacun d'entre vous jusqu'à la cour. C'est le rachat que je dois payer pour avoir tué mon fils et l'avoir détruit.

– Noble dame, dit Bruit-des-Flots, je ne crois pas qu'un seul d'entre nous aille sur ton dos. Viens avec nous.

Ils entrèrent dans la cour, où ils furent conduits auprès de Pillos. Bruit-des-Flots s'assit entre Pillos et Épona. Après avoir mangé, ils se mirent à boire, et il raconta l'histoire de la jument et du garçon.

– Regarde, c'est ton fils, princesse, dit-il à Épona la reine. Tous ceux qui ont menti en t'accusant ont commis un crime. J'ai de la peine pour toi, mais je crois que tout le monde ici reconnaît que cet enfant est le fils de Pillos et d'Épona !

Un enfançon entortillé dans une étoffe précieuse...



*Quatre ans de suite,
elle accoucha d'un
poulain...*



Elle s'écria :

– Ah, ce serait la délivrance, et de mon souci le *prix terri*blement acquis, si cela était vrai !

– Reine, tu as bien nommé ton fils : Pritérible, ton cher souci, est le nom qui lui ira le mieux, lui dit Pennotaranous, un des familiers du roi.

– Nous l'avions appelé Or-Chevelu, objecta Bruit-des-Flots.

– Il sera nommé Pritérios, déclara Pillos. Il n'est rien de plus juste que de l'appeler d'après les mots que sa mère a proférés, lorsqu'elle a eu la joie de le retrouver.

Pillos offrit à Bruit-des-Flots, en plus de son alliance et de son amitié, les joyaux les plus beaux, les chevaux les meilleurs et les chiens les plus endurants, mais il ne voulut rien prendre.

Ce que je ne t'ai pas révélé, Cobrounos, c'est que, le même jour, Épona avait mis au monde un poulain, frère jumeau de Pritérios. Pillos l'avait accouché après l'enfant. C'est pour cela qu'il était ressorti sanglant de la chambre. Mais le poulain était mort. Ma mère l'avait-elle conçu avec Pillos ou un autre ? Je ne parlerai pas de cela maintenant. Quatre ans de suite, elle prit sa forme de jument et accoucha d'un poulain dans l'écurie du fort de Bruit-des-Flots. Un démon qui voulait sa perte avait chaque fois tué son petit, mais, quand sa griffe cornue avait été tranchée, il avait rendu l'enfant humain avec le poulain.

Pritérios fut élevé par le seigneur aux yeux bleus Pennotaranous, celui-là même qui lui avait donné son nom définitif. Des années et des années passèrent jusqu'à ce que la vie de Pillos, qui était mortel, parvînt à sa fin. Il mourut, et Pritérios régna à son tour, aimé de ses sujets et des pays alentour.

Ma mère, éplorée, resta seule auprès de Pritérios. Lui se maria, fit alliance avec Nectanos et voulut remarier sa mère. Elle épousa Nectanos et connut avec lui diverses mésaventures que je te conterai plus tard.

Et moi, un jour, je naquis, d'elle seule, sans hériter de ses traits animaux. Je fus, au moment de mon intrusion dans le monde des hommes, seulement humaine, pourtant, plus tard, j'eus, comme elle, des jumeaux. Ma mère est répandue en moi. Je l'ai fidèlement continuée. Mes cheveux sont noirs comme les siens. Sa peau était blanche comme la mienne. Je suis dans la nuit et dans le jour. La nuit en moi s'illumine de lune et d'étoiles, le jour s'assombrit d'ombres et de nuages. Un soleil fou croît et décroît en moi. »

La nuit en moi
s'illumine de lune et
d'étoiles...



Que la déesse en revient au récit de sa vie

« Comme elle, je fus une belle petite fille et j'aimai très tôt le chant des voix et les sons des harpes. J'étais attirée par le feu. J'en allumais un au pied des chênes, quand je le pouvais. Mon goût pour le savoir chanté conduisit ma mère à m'envoyer auprès d'un sage harpeur, père des airs du sommeil, du chagrin et du sourire. C'était non loin d'ici, à cinq lieues d'Aballon. Auprès de lui, j'appris l'art des lais et des rondes, et je sus vite jouer de la cornemuse, de la flûte, de la harpe et de la lyre. Il me fallait sans cesse tendre et détendre les sept cordes pour maintenir mon âme en paix. Je connus chaque parcelle de la terre sur laquelle j'étais apparue, toutes les rivières, toutes les montagnes, toutes les plaines et les villages retranchés. Je fus imprégnée du parfum des sols dont je sentis le passé et dont je savais l'avenir. J'ai eu peur, parfois, de me confondre avec ce pays, de n'être plus que de la terre, que cette Gaule ombreuse, herbue, charruée, encore aujourd'hui velue d'arbres. Je parvins à me dégager de ma mère, qui devenait si vite jument, terre ou rivière, et je me tins au-dessus des choses. Les forgerons, les devins, les médecins et les poètes sont mes protégés.

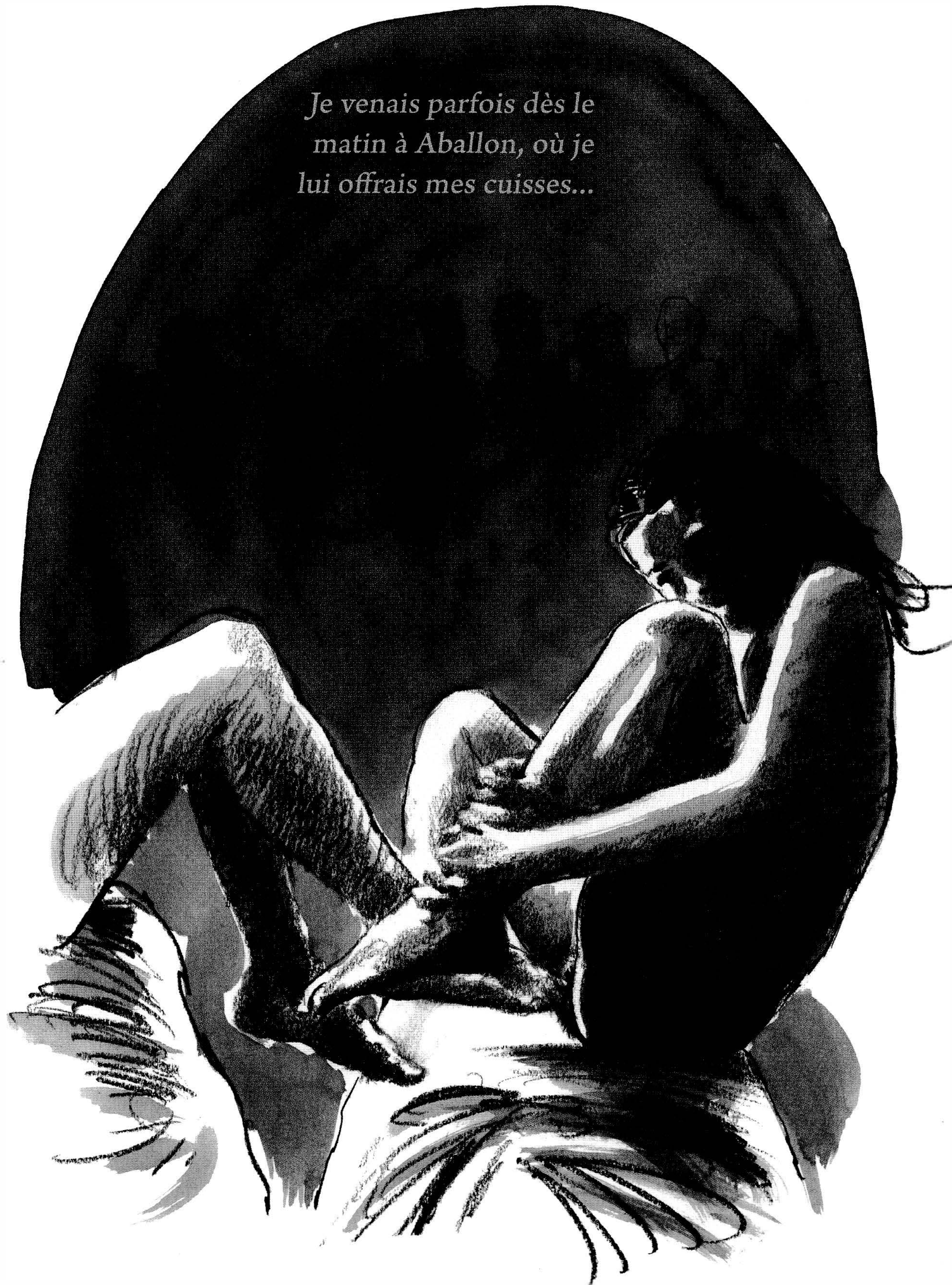
Le sage m'apprit qu'une certaine écoute inspirée permet d'entendre le nom des plantes qui se détache de leur corps comme leur

image vient à nos yeux. La première fois qu'une fleur me dit son nom je crus défaillir et puis, un matin, une branche de fusain me regarda si fixement que je détournai la tête, n'osant entendre son cri, qui m'aurait envoûtée. Les arbres me parlèrent ensuite, les chênes surtout. Parfois ils me parlaient tous ensemble et, à la croisée de leurs graves voix, je jubilais d'entrer dans le chant du monde.

Matous avait la voix d'un chêne. Il me persuada facilement d'entrer à son service comme allumeuse du feu et chanteuse. Il m'attribua quatre Écoutantes. Lorsque son royaume périclita, il m'ordonna d'être sa porte-pied. Ce fut très éprouvant pour moi, je te l'ai dit. Au début, je n'avais pas le droit de le quitter. Il puisait ses forces de moi, jamais assouvi, tremblant comme un aulne. Ce n'étaient pas seulement mes pieds qu'il voulait, mais ma force vivante. Il aimait mes yeux, parce qu'ils regardaient, mes lèvres, parce qu'elles s'ouvraient sur le souffle des mots, mes mains, parce qu'elles étreignaient, ma peau, parce qu'elle était souple et rose, mes cheveux, parce qu'ils avaient la mollesse d'une herbe féconde.

Lorsque les prairies reverdirent, il m'accorda du répit : je dormis près de l'âtre central, au plein de la nuit. Lorsque les vaches eurent du lait, je pus rentrer sur mon rocher ténébreux pour me laver de lumière. Lorsque la farine s'écoula des meules, je passai mes nuits sur mon rocher et retrouvai ma cour pour quelque temps. Le plus souvent, la nuit était à moi, le jour était à lui.


Je dormis près de l'âtre central, au plein de la nuit...


Je venais parfois dès le
matin à Aballon, où je
lui offrais mes cuisses...

Je venais parfois dès le matin à Aballon, où je lui offrais mes cuisses.

Les hommes qui peuplaient sa cour me désiraient tous : mes frères, les nobles, les porte-pique, les seigneurs invités. Au milieu des festins, je me fardais longuement, épreignais mes longs cheveux, les parfumais, les lissais avec un peigne d'ivoire, et je me souriais à loisir dans un miroir d'argent, afin de m'interdire de choisir parmi tous ces prétendants celui qui répondrait le mieux à mes paroles de défi. Ma virginité commençait à m'importuner.

– Hommes, leur disais-je, vous êtes admirables. Quelles belles piques vous avez ! Vous servent-elles par ces temps de paix ? Le fer se rouille dans l'inaction, mais s'aiguise dans les actes.

– Femme, nous agirons pour tuer, si le roi part à la guerre.

– Hommes, je n'en doute pas. En attendant, vous êtes comme des flambeaux à qui rien ne manque, si ce n'est le feu.

– Femme, pourquoi nous parler ainsi ?

– Hommes, pourquoi me regardez-vous ainsi ?

– Parce que tu es belle, Argantorota !

Lorsqu'ils en venaient aux compliments et aux éclats de rire, je ne les écoutais plus et j'avalais la boisson miellée. J'aspirais à connaître une volupté encore inconnue, dont j'avais le pressentiment par l'hérédité de ma mère. J'écartais souvent les jambes, je riais, je cambrais ma taille et, en dansant les bras levés, doigts entrelacés au-dessus de ma tête, j'épanouissais mes seins jumeaux et les faisais saillir sous ma robe. Mes frères étaient embrasés de désir et frappaient dans leurs

mains pour scander ma danse. Le feu rougissait ma peau, faisait miroiter mes yeux – et les leurs –, et mes cris aigus excitaient la clameur de ces mâles.

Ollouidios, mon frère aîné, me souriait et gardait un silence plein de déférence amoureuse, tandis que les autres me lançaient des invites dont la muflerie me rendait houleuse de courroux et augmentait mon envie d'être prise.

– Tu es trop désirable pour rester vierge encore longtemps, chuchotait Nodons. Le plaisir de te voir est enivrant. Donne-moi celui de te posséder. Viens avec moi, cueillons la fleur d'une jouissance dont tu n'as pas seulement l'idée.

– Je suis embrasé, grondait Gobannos. Je brûle plus à cause du feu qui court sur ta peau que par celui de ma forge. Viens chez moi, à Atina. Faisons l'amour, et j'accoucherai ton enfant.

– Prends cette pomme comme gage d'amour. Je te labourerai de mon soc assidu et je t'ensemencerai. Et tu seras grosse comme les blés, me soufflait Ambactos.

– Ta beauté céleste et terrestre ne t'appartient pas. Viens avec moi sur le chemin des scabieuses ! Laisse-toi lier par mes chaînes. Viens poser ton corps indiciblement délicat sur des fleurs qui t'accueilleront comme une sœur plus parfumée qu'aucune d'entre elles, murmurait Ogmios.

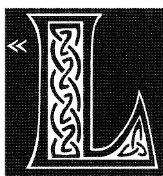
– Allez à la malemort ! criais-je.

Je refusais de céder à aucun d'entre eux, car j'avais peur, si je connaissais l'amour, d'hériter de ma mère son apparence de jument. »

Tu es trop désirable
pour rester vierge
encore longtemps,
chuchotait Nodons...



Que Nectanos vient pour le bonheur de la Déesse

e jour où Nectanos arriva de Ouergïouïos, mon cœur battit plus vite, et mon visage dut changer de couleur, car Matous me demanda si je ne voulais pas boire un peu de sang. Constatant que, brûlante d'amour, je gardais mon apparence humaine, je sus que la nuit à venir serait à Nectanos. Je serais à lui toute. Ma mère ne m'en voudrait pas, puisque le désir est sacré. Nectanos était blond-bouclé et blanc de peau ; il portait un bandeau d'or, une armure d'argent et s'enveloppait dans un manteau vert. Je portais sur une tunique blanche une saie rouge.

Nos chants furent sonores et rivalisèrent avec les trilles et les roulades des oiseaux. Je ne faisais que regarder Nectanos qui tendait les mains vers moi et louait ma voix. Nos regards se croisaient et c'était un délice. Il me prit les mains et me passa un anneau d'or très lourd au doigt.

– Prends, me dit-il, très aimable Argantorota !

Matous éclata de rire et ôta l'anneau. Aussitôt Ollouidios baisa mes doigts et m'offrit une coupe d'hydromel herbé. Les Très-Écoutantes vinrent me dire que ma mère du profond de la terre m'exhortait à faire selon mon cœur. J'attendis avec impatience que Matous me débarrassât de ses pieds, et je courus à la nef. Toute la cour me suivit

jusqu'au quai. La traversée du fleuve à la mer fut rapide. Une barque m'avait suivie. En mettant le pied sur mon rocher, mon cœur palpitait comme un poisson sorti de l'eau. Dans ma demeure ténébreuse, je vis, en bas, Nectanos amarrer son bateau. Je chassai mes chambrières, me dévêtis, attendis le sourire argenté de la lune et descendis ainsi nue vers la roche noire battue des flots. Nectanos était là.

Je m'allongeai sur le rocher. Nectanos s'approcha, huma ma peau et chuchota son chant pour moi seule :

Ô Belle Dame, iras-tu avec moi
en terre merveilleuse où règne l'harmonie ?
La chevelure y est touffe de primevères,
couleur de neige y est tout le corps.

Là, il n'est ni mien ni tien,
blanches dents et sourcils noirs,
délice des yeux est le nombre des hôtes,
chaque joue y est couleur de digitale.

Pourpres sont les dos de chaque plaine,
délice des yeux, les œufs du merle.
Quelque agréable à voir que soit la Plaine de la Large,
elle est bien triste, quand on a connu la Grande Plaine.

Je m'allongeai sur le rocher...




Je fus conquise par sa
tendresse...

Quelque enivrante que soit la bière de la Large,
plus enivrante est la bière de la Grande Terre.
Délicieuse terre, la terre dont je parle,
là le jeune ne part pas avant le vieux.

Ô femme, si tu viens à ma fière tribu,
un bandeau d'or sera sur ton front ;
porc non salé, bière, lait frais à boire
seront à toi, là, avec moi, ô Belle Dame.

Je fus conquise par sa tendresse. Lui m'aimait. L'amour me fit bondir dans le ciel nocturne qui devint blanc d'étoiles. Quand je croyais avoir atteint le comble des délices, un autre sommet d'extase me ravissait plus haut encore, dans une conflagration de volupté. Tout l'univers jouissait avec moi. Mon corps était en feu, mon cœur était en feu, mon esprit embrasé ne sentait plus le fil du temps.

À la jeunesse du jour, Nectanos me murmura :

– Mon âme, nous devons nous séparer.

– Non, reste avec moi.

– Matous a besoin de toi, répliqua-t-il.

– Je ne veux plus le voir. Je ne peux plus : je ne suis plus vierge.

– Il ne le sait pas.

– Il s'en apercevrait. Tu ne le connais pas.

– Il te renverrait au Pays Blanc. Est-ce ton désir ? demanda-t-il.

– Je ne veux pas cela.

– Demandons, dit-il, au sagace Ollouidios comment faire. Il aura une idée. Il faut retourner à Aballon, ce matin même, et solliciter son conseil.

– Ollouidios ? Lui ?

– Oui.

– Il me désire.

– Cède-lui ! C'est à ce prix que tu pourras rester dans ce monde.

– Je ne veux connaître l'amour qu'avec toi.

– Essaie de le connaître avec lui, pour l'amour de moi.

– Te rends-tu compte de ce que tu me demandes ? Lui, après toi ! Ah ! Quand je suis encore humide de ta semence ! Je suis toute en feu. Tu ne… Ô ma mère !

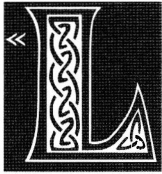
– Je pars. Je vais te donner beaucoup d'or. Je te rejoindrai dans ta demeure battue des flots, promit-il.

– De l'or ? Pourquoi ? Je ne veux pas de ton or. Je te veux, toi. Je te veux, toi seul. Jouir avec un autre ! Jouir… Oui, encore ! Mon âme, si tout se passe bien, je ferai une fête en ton honneur dans mon fort de ténèbres. Partons à Aballon tout de suite. »

Je ferai une fête en ton honneur dans mon fort de ténèbres...



Ce qui arrive dans Aballon


e large. Le port. Le fleuve. Nous rejoignons Sa Seigneurie Aballon. Pas de portier. La maison d'Ollouidios. Je frappe. Il s'est réveillé, il a ouvert la porte, il renvoie ses gens. Nous entrons. Je lui dis ma situation, espérant qu'il n'abusera pas de sa position. Il réfléchit.

– Le seul moyen pour toi, chuchote-t-il, de ne pas porter les pieds de Matous, c'est la guerre. Il me vient une idée, et même deux. Je devrai user de magie. Pour toi, tu vas venir avec moi. Nous ferons croire à Matous qu'il t'est arrivé quelque chose de grave et que tu ne peux plus le servir pendant quelque temps. Ce qui va t'arriver, nous allons le savoir tous les deux, mais nous le cacherons à Matous. Ensuite j'irai lui parler. Viens d'abord. Tu diras demain en te réveillant que tu auras été victime d'un charme inconnu.

Nectanos me laissa, et je suivis mon frère dans une cabane de bûcheron, où il me viola.

Je sus plus tard qu'il était allé trouver Matous pour lui dire :

– Seigneur, j'ai appris qu'il était arrivé dans le sud, là où coulent l'Ila et la Drouna, une espèce d'animal qui n'était jamais venue dans cette large terre.

– Comment s'appellent-ils ?

– Des porcs, seigneur.

– À quoi ressemblent-ils ?

– Ce sont de petits animaux, dont la chair est meilleure que celle du bœuf. Ils sont en train de changer de noms. On les appelle des cochons.

– À qui appartiennent-ils ?

– À Pritérios, fils de Pillos. C'est Araouonos qui les lui avait envoyés.

– Comment pourrait-on les obtenir de lui ?

– En m'envoyant le trouver à douze. Je lui demanderai les cochons.

– Et s'il refuse ?

– J'ai beaucoup d'idées et de ruses, seigneur.

– Bien, dit le roi, tu peux partir. Vous serez douze. Nous aurons la guerre.

C'était le matin. Matous me réclama. L'on me chercha et l'on finit par me trouver dans la hutte, qui était celle d'un bûcheron appartenant aux gens d'Ollouidios. Je fus tirée du sommeil et prétextai un malaise provoqué par un charme que l'on m'avait jeté. Je priai le roi de me laisser rentrer sur mon rocher nocturne. Il accepta de mauvaise grâce. Je maudis Ollouidios, et donnai à ma cour une fête qui fit remonter des tréfonds de la terre une foule innombrable. Nectanos ne vint pas. J'appris que Matous mobilisait des troupes. »

Je donnai à ma cour une fête qui fit remonter des tréfonds de la terre une foule innombrable…



Comment se déroule l'expédition d'Ollouidios

« Pendant ce temps, Ollouidios, accompagnés de onze nobles, cheminait lentement. Ils étaient déguisés en bardes, saie bleue, harpe sur l'épaule. Après un voyage, qu'il fit traîner en longueur, il arriva à la cour de Pritérios. Celui-ci lui fit bon accueil et, le soir, au dîner, souhaita écouter une histoire. Ollouidios raconta des histoires amusantes et un conte. Il fut très apprécié de tous. Puis il demanda, en grâce, à son hôte de donner les animaux qu'il avait reçus d'Araouonos. Pritérios refusa en disant qu'il était convenu qu'il ne pourrait se séparer des porcelets avant qu'ils ne se soient multipliés par trois.

Comme il était impossible d'attendre, Ollouidios décida de mettre en œuvre tous ses artifices. Il modela par magie douze étalons sellés et harnachés d'or, douze vautres noirs avec collier et laisse en or et, le matin, les amena devant Pritérios. Il proposa de les échanger contre les cochons. Pritérios, ébloui par leur beauté et leur richesse, accepta.

Ollouidios et ses onze compagnons prirent congé et partirent avec les porcelets.

– Guerriers, dit Ollouidios, nous devons presser le pas. Le charme magique ne dure qu'une journée. Au-delà, les chevaux et les chiens n'existeront plus.

Ils n'étaient encore qu'à quelques lieues de Ouésounna. Ils poussaient le troupeau devant eux. Le soir, ils arrivèrent à un hameau qui s'appelle aujourd'hui Triobris dans le futur territoire des Bitouriges. À la naissance du jour, ils repartirent par la route et atteignirent la ferme de Caroutios, croisèrent une piste qui allait au fort d'Oucérios et poussèrent jusqu'à un autre croisement où ils firent reposer les bêtes. Ils cheminèrent encore et traversèrent la Ouigenna et le Taourion, montèrent sur la crête qui domine la Cosa. Ils s'arrêtèrent en un lieu qui s'appelle depuis La Porcherie. Le jour suivant, ils franchirent une colline où les porcs s'égarèrent. Ils les regroupèrent pour passer à gué la Ouaria, gagnèrent la grande vallée et atteignirent la Crosa où ils embarquèrent jusqu'à la confluence avec un ruisseau marécageux qu'ils eurent du mal à remonter. Ils débarquèrent au lieu toujours appelé Les Porcs, puis traversèrent l'Angeris, l'Arnonos et le Caris. Ils prirent la route pour Aouaricon, mais ils en firent le tour par la droite, car les trois hommes que Ollouidios avait laissés à l'arrière, vinrent l'avertir que leurs poursuivants avaient presque atteint ce bourg. Ils entrèrent dans ce qui ne s'appelait pas encore Gortona et dormirent au bord du Liger. Dès l'aube, ils se hâtèrent vers Cénabon, puis remontèrent par le sanctuaire, qui serait plus tard



nommé Aoutouricon, où ils construisirent une soue pour les porcs. Ils laissèrent les bêtes dans cet abri et rejoignirent Matous auprès d'Aballon.

Ollouidios apprit du roi que le pays était sur le pied de guerre depuis plusieurs lunes.

– Pritérios arrive avec ses vingt et un cantons, lui dit Matous. Nous devons l'affronter dans la Belsa, la seule plaine qui soit assez large.

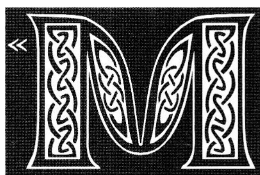
Ce fut un grand massacre de part et d'autre. Pritérios recula et finit par demander une trêve. Matous la lui accorda. Mais comme, malgré cela, les gens de pied menaçaient de lancer leurs flèches sur son armée, Pritérios demanda à ce que l'affaire se réglât entre Ollouidios et lui. Ollouidios accepta. Les deux hommes revêtus de leurs armes se rencontrèrent dans une clairière close. Grâce à sa force, sa ruse et sa magie, Ollouidios fut vainqueur et Pritérios fut tué.

Les hommes venus du sud repartirent dans leur pays en chantant un chant funèbre. Ils avaient perdu leur seigneur, beaucoup de nobles, leurs chevaux et leurs armes. Il s'était écoulé neuf lunes depuis le départ d'Ollouidios. »

Ils poussèrent jusqu'à un autre croisement où ils firent reposer les bêtes...



Comment une naissance imprévue change le cours de la vie de la déesse



« M atous reprit en main les rênes du royaume et dut punir Nodons qui avait abusé d'une de mes Très-Écoutantes, faute d'avoir pu me violer lui aussi. Il fit venir les porcs d'Aoutouricon, et ses architectes bâtirent une soue en chêne pour les abriter dignement. Le roi me pria de reprendre mon service de porte-pied. Il me demanda si j'étais toujours vierge. Morte de peur, je lui répondis :

– Je ne suis rien d'autre, à ma connaissance.

Il prit alors sa baguette magique et la recourba.

– Marche au-dessus de ma baguette, me dit-il, et je saurai si tu es vierge.

Au moment même où je faisais un pas, très lentement sa baguette m'effleura et je sentis une force sourde jaillir de moi. Je tombai à genoux. Je venais d'accoucher d'un enfant ! J'en fus effarée et honteuse. Les Très-Écoutantes poussèrent un cri. Comme je tentais de couper le cordon avec mes dents, Gobannos mon frère le trancha d'un coup de hache. Je voulus m'enfuir. Mais, près de la porte, une seconde force plus petite tomba de moi. Je me relevai en chancelant, déchirai quelque chose qui s'empêtrait dans mes jambes et je m'essuyai avec

ma robe. Au dehors, j'entendis à peine Matous dire que des sages devaient nommer et ondoyer l'enfant.

Je me retirai sur mon rocher enténébré et je pleurai. J'étais folle de chagrin et j'en vins à regretter amèrement le Pays Blanc.

Gobannos débarqua un matin pour m'apprendre que mon fils avait reçu le nom de Cernounnos, avant de glisser des mains des sages et de se précipiter en rampant vers la mer où il s'était probablement noyé. Mon cœur en fut déchiré. Ayant copulé avec Nectanos, je me convainquis qu'il était le père de ce malheureux. Je me réconfortai en pensant que mon enfant avait gagné le domaine des eaux marines pour rejoindre son père et qu'il vivait encore dans les vagues. Il fut, dans mes pensées, mon Fils de la Vague.

J'ignorais que j'avais un autre fils, un jumeau. Ce fut Ollouidios qui me l'apprit, quelques années plus tard, en venant dans ma cour avec un jeune enfant. Comme je lui demandai, après l'avoir salué en cachant mon irritation de le revoir,

– Quel est ce garçon qui te suit ?

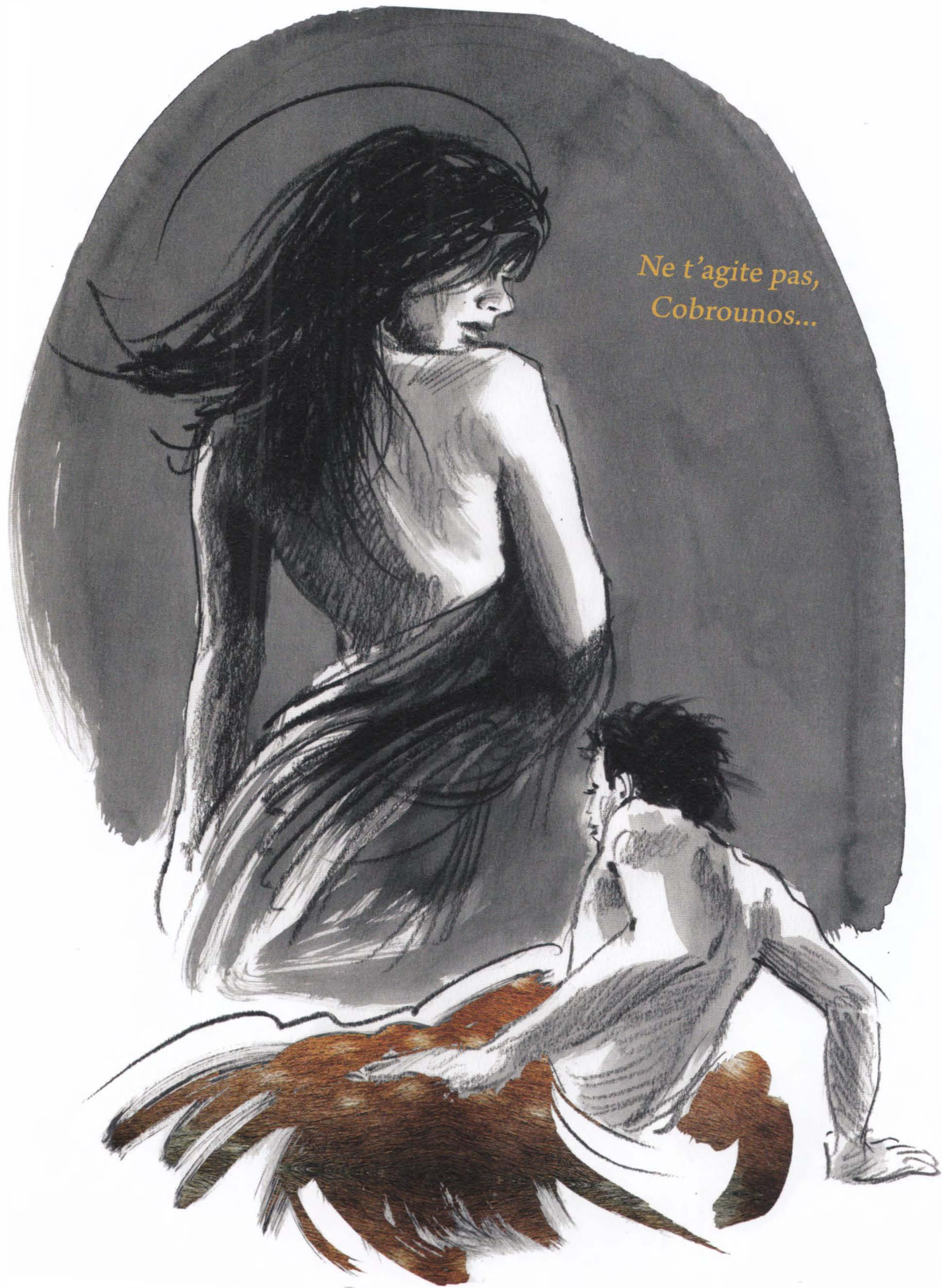
– Ce garçon, c'est ton fils ! me répondit-il.

Je compris aussitôt qu'il voulait dire la seconde force qui était tombée de moi, devant Matous, ce quelque chose que j'avais cru être mon brut d'accouchée. Je fus indignée et confuse. Était-il heureux de me déshonorer de cette façon au milieu de ma cour ? Je lui répondis que c'était son fils à lui. Il frémit. Oui, c'était son fils ! C'était le fruit de son viol !

– Quel est son nom ? demandai-je.

Je me retirai sur mon rocher
enténébré et je pleurai...




Ne t'agite pas,
Cobrounos...

– Il n'en a pas.

– Eh bien, dis-je en fureur, je le jure, il n'aura pas de nom, à moins qu'il ne le reçoive de moi.

Ollouidios proféra des insultes et prétendit qu'il en aurait un, malgré moi. Je regardai l'enfant. Il était beau. Je le laissai partir avec Ollouidios, mon frère, que je haïs violemment à cet instant-là. Pouvais-je aimer l'enfant né d'un viol ? J'aurais craint qu'il ne fût un poulain, comme le jumeau issu de ma mère. Non, au moins il était humain. »

La déesse lève les yeux au ciel, puis s'approche de Cobrounos. Un voile de mélancolie adoucit son regard. De sa bouche s'écoulent ces paroles :

« Ne t'agite pas, Cobrounos. Tu as l'impression que du poil pousse partout sur ta peau ? C'est une illusion.

J'étais inquiète à l'idée que Ollouidios pouvait ourdir des ruses magiques contre moi : il finirait par me leurrer, puisqu'il n'échoue jamais dans ses entreprises. J'envisageai le cas où il réussirait à faire en sorte que ce fils ait un nom, et je me dis dans un amer désespoir qu'il donnerait existence à un enfant qui ne devait pas vivre. Je me promis d'être très méfiante.

Hélas ! Parmi les nombreux visiteurs qui venaient à mon rocher, il se glissa, déguisé en cordonnier, accompagné de mon second besson. Il m'attira avec ses œuvres de cuir et me fit donner un nom à l'enfant

malgré moi. Ce nom fut Lougous Main-Habile. Je t'ai raconté cela. Dans ma colère je destinai un destin malheureux à cet enfant : qu'il ne pourrait jamais recevoir d'armes, si ce n'était pas moi qui les lui donnais.

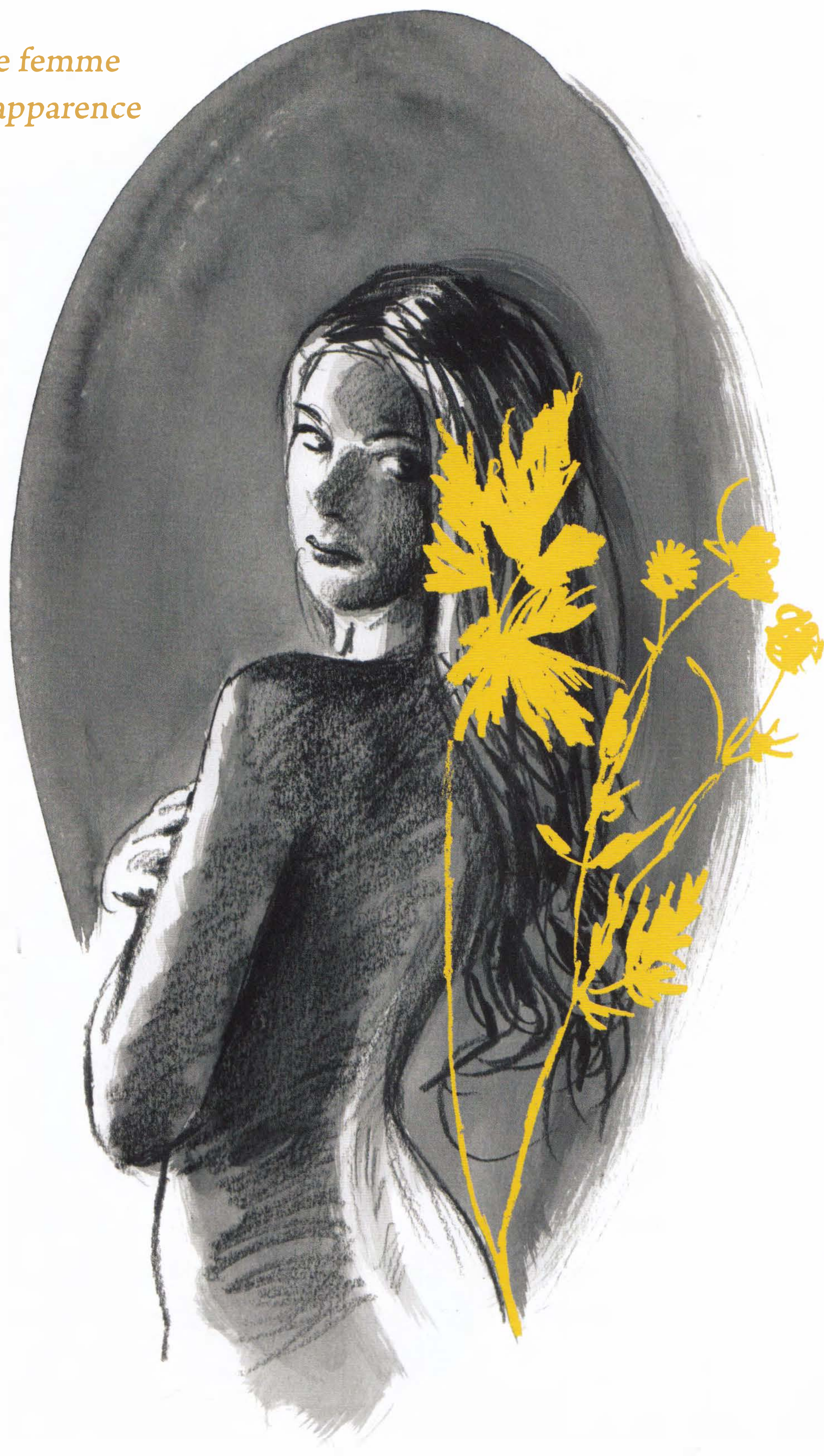
Hélas ! La tromperie d'Ollouidios fut la plus forte. Il suscita le leurre d'une attaque par mer et par terre et j'armai sans le savoir Lougous. Je te l'ai déjà raconté. Je tramai une dernière destinée de malheur : que Lougous ne trouverait jamais de femme, de l'espèce qui vivait alors sur cette terre. Cette malédiction était insurmontable. Si mon frère la surmontait, j'abandonnerais mes imprécations.

Hélas ! Aidé de Matous, il forma une femme de fleurs d'apparence humaine. Lougous en devint l'époux heureux. Je t'ai raconté cela.

Je me mis à penser différemment sur ce destin. Si ce fils était à ce point favorisé, c'est qu'il méritait de l'être. Il n'était pas responsable du viol que j'avais subi. Et puis les exigences que j'avais imposées à ce jouvenceau lui avaient permis d'acquérir des vertus nouvelles. Grâce à moi, il avait un nom et des armes. Je n'éprouvai aucun amour pour lui, mais je ne lui voulus plus de mal. Il eut par la suite la destinée que tu sais. Ce fut un héros et un roi.

Nectanos ne revint pas me voir, comme il me l'avait promis. J'en fus ulcérée. Une fois de plus je détestai les mâles, séducteurs, égoïstes, incapables d'amour. Il me suffisait pourtant de repenser à

Il forma une femme de fleurs d'apparence humaine...



Ma mère portait à son cou les licous des chevaux...



nos étreintes, pour que le tendre au-dedans de moi m'emportât dans une fulgurante volupté.

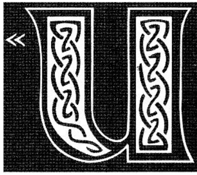
Nectanos avait fidèlement aimé ma mère Épona. Il l'avait libérée, elle et Pritérios, d'un sortilège qui les avait paralysés au bord d'une fontaine enchantée. Mère et fils avaient soudain disparu et s'étaient retrouvés asservis par un méchant seigneur dans un pays inaccessible. Nectanos les libéra en forçant l'auteur du maléfice à renoncer à se venger sur ma mère de l'outrage qu'elle avait infligé à Oualos, dont il était l'ami, par le jeu du *blaireau dans le sac*. Pendant leur temps d'esclavage, ma mère portait à son cou les licous des chevaux, lorsqu'ils avaient fini de tirer les charrettes de foin, et Pritérios portait au cou le heurtoir du porche de la cour.

Matous voulut m'épouser. Je refusai. Il me convia à ses festins du soir, comme avant. Mes Très-Écoutantes se blottissaient, menues et douces, au pied de leur pierre immémoriale, avant de venir m'entourer.

Ma soif d'hommes alla croissant. Après les chants ruisselants de vie et les danses étourdissantes, je choisissais un guerroyeur ardent – le plus dur, le plus cruel – et je lui accordais l'amitié de mes hanches ; mes nuits étaient à lui. Je n'étais jamais sans un homme dans l'ombre d'un autre. Des années de délices s'écoulèrent. Par ces hommes je devenais printemps. La terre était riante. Les désirs feu-de-la-vie se ruaient en moi. Je rajeunissais. J'étais un puits d'argent qui brillait autant que la lune. Ils me recréaient. J'étais toute semblable à l'aube.

Je me retirais, chaque lune, dans mon fort pour satisfaire ma cour et consoler, aux temps fatidiques, les âmes assoiffées d'étoiles. »

Où un monstre apparaît



ne nuit, sur mon rocher, au moment où une fête grave se terminait, un cri prolongé semblable au brame d'un jeune cerf vint de la mer. J'en fus effrayée et je crus un instant que c'était un sortilège d'Ollouidios. La lune était pleine, les flots argentés luisaient très loin. À moins d'un quart de lieue de la grève, un bouillonnement noircissait les eaux. Je vis distinctement un être monstrueux s'y ébattre. On aurait dit un dragon. Il avait une tête de cheval et une vaste nageoire qui hérissait tout son dos ; ses pattes trépignaient. Des gerbes d'écume tourbillonnaient autour de son corps qui se tortillait. Il bondissait du gouffre d'où il avait surgi et sa gueule béante, que l'on entrevoyait un court instant, hurlait par à-coups puissants d'une voix presque humaine. Les gardiens et les gens encore présents se penchaient aux balustrades, les yeux épouvantés. Cette voix beuglante et presque joyeuse me troublait profondément. Après un cri plus long que tous ceux qu'il avait poussés, le monstre disparut dans les profondeurs.

La nuit suivante, il surgit à nouveau et s'approcha du château dans des rondes effrénées. Les gardes s'armèrent. Cette fois, c'était un rire fusant par saccades qu'il lançait. Je crus entendre comme un appel et je me campai entre les tours, au milieu de la terrasse, seule. Il se dres-

sa soudain, sortit de l'eau, battit l'air de ses bras, parut suspendu et immobile, et avec une étrange lenteur s'enfonça verticalement dans les flots. J'interdis aux archers de lui tirer dessus. Lorsqu'il émergea, plus près, il bondit d'un violent coup de queue jusqu'à ma hauteur : il était à trente pas. Je vis les membranes burelées de son ventre, ses serres palmées et ses yeux rieurs, qui me regardaient. Il retomba et une gerbe d'eau salée m'aspergea les pieds.

Quel était cet être de la mer ? Que me voulait-il ? Car il était venu pour moi. Il remonta à la surface des vagues et nagea vers la falaise, juste au-dessous de la terrasse. Je me penchai. Il s'élança d'une lame qui s'enflait et sauta sur la roche noire, dérubée à cet endroit, à laquelle il s'agrippa. Il resta un moment immobile, comme un insecte, puis entreprit de se hisser par à-coups. Les archers accoururent autour de moi.

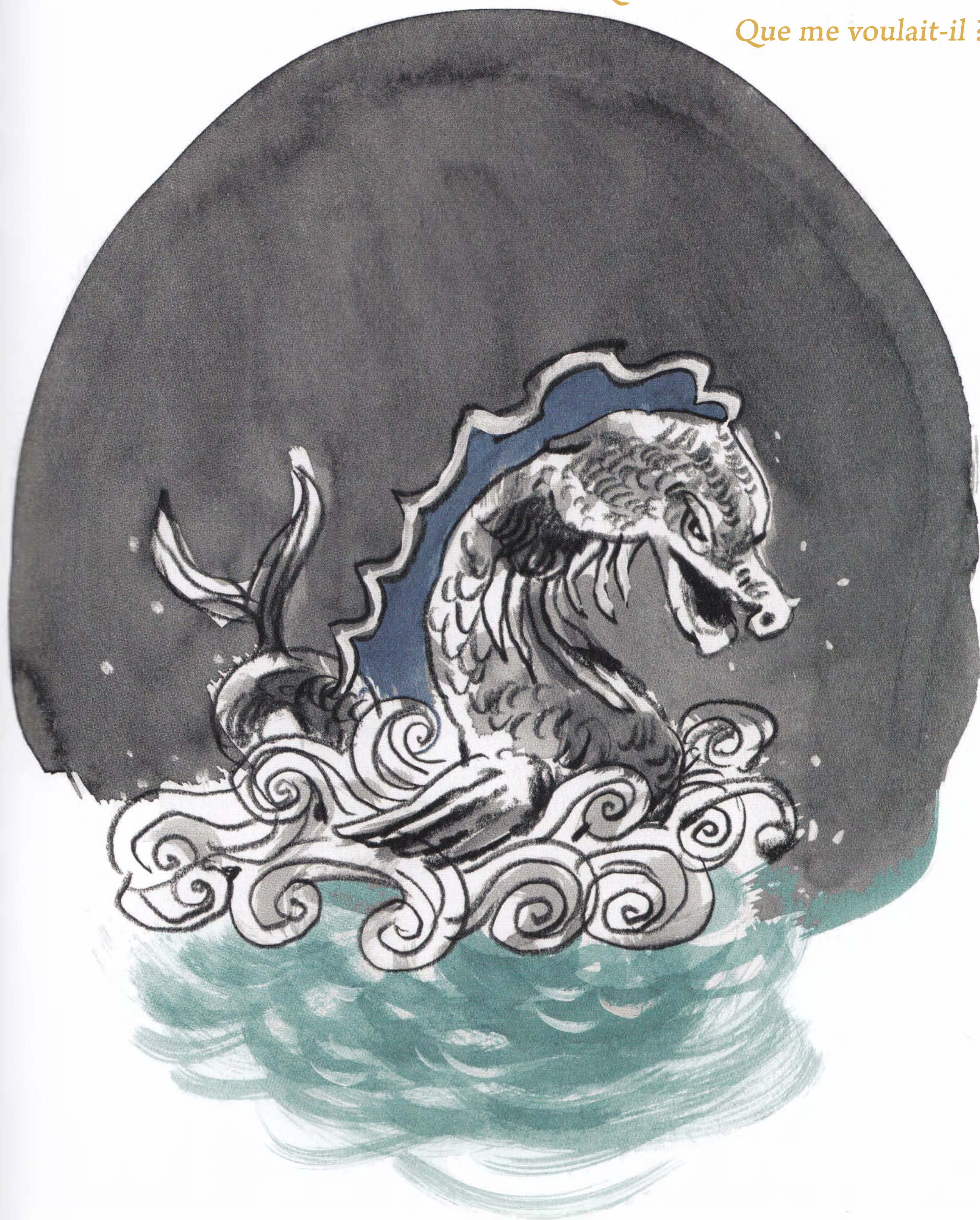
– Dame, faut-il le tuer ?

– Attendez ! Tenez-vous prêts !

Je scrutai la roche et je vis qu'en rampant il avait atteint la muraille. Il grimpait lentement sans marquer d'arrêt.

Il sembla rapetisser. Sa longue queue serpentine diminua, ses pattes grouillantes s'effacèrent et il n'en resta plus que quatre, deux bras et deux jambes, la crête de son dos se résorba, comme sa queue, et son dos devint lisse, sa face lippue et ses yeux globuleux s'affinèrent au bout d'un cou nouveau. Ses serres furent doigts et mains. Il avait pris l'apparence d'un homme ! »

Quel était cet être de la mer ?
Que me voulait-il ?



Que le nouveau venu est connu

« Il atteignit la balustrade d'ossements qu'il enjamba, entouré des archers qui tendaient leur arc contre lui. Il ruisselait. Il fit un pas. Les archers reculèrent. Une violente odeur de marée emplit l'air de la terrasse. Il fit un autre pas. Il se tourna vers moi, et dit d'une voix douce :

– Un accueil comme je les aime, mère.

Son visage était souriant d'ironie et beau. Il était long-chevelu. De son corps nu et velu l'eau dégouttait par de petites rigoles. J'étais bouleversée du nom qu'il m'avait donné. Était-ce lui, ce Cernounnos disparu dans la mer après son ondoiement ? Mon ventre le reconnut et je sentis que je pouvais l'aimer.

– Cernounnos, le noyé ? Mon fils inconnu ? Est-ce toi ? m'écriai-je.

– Moi, ton fils ? Que t'importe ?

– Comment : Que m'importe ? Tu t'es soustrait sans délai à ma tendresse, à ce que l'on m'a dit.

– La tendresse, tu n'en as guère, à ce que l'on m'a dit.

– Comment pouvais-je t'en témoigner, te sachant péri dans les flots ?

– En somme, je suis aujourd'hui un noyé qui oublie de l'être.

– Non, tu es mon enfant.

– Et l'autre, mon jeune jumeau ? Tu l'as maudit, je le sais. Aurai-je droit au même sort ?

– Non. Il avait réveillé ma honte.

– Et moi ? Je la réveille aussi, sans doute ?

– Non. Mais c'est toi qui ne me marques pas de tendresse. Pourtant tu m'as appelée "mère".

– Me fallait-il te dire "Femme" ou "Dame" ? Je te salue, ma mère, et te souhaite le bonheur. Inutile pour toi de me souhaiter la même chose. Ce serait beaucoup te demander. Pourquoi suis-je venu ? Comme cela, par curiosité. Revoir la famille. La voir, plutôt. Nectanos m'a engendré. Je me suis jeté dans les eaux, parce que je n'avais pas d'âme, et il m'a pourvu de mon âme. Gobannos m'a retué. J'amassai trop facilement trop d'or au fond de la mer, à ses yeux. C'est ce qu'il a prétendu.

– Gobannos est venu m'annoncer, lui dis-je, que tu avais disparu dans la mer aussitôt après ta naissance. Il ne s'est pas ensuite vanté de ce meurtre. Étrange mort que cette mort ! Car tu es là, dans toute ta puissance. Un secoureur t'a ramené dans ce monde. C'était Nectanos sans doute. Oui, je comprends.

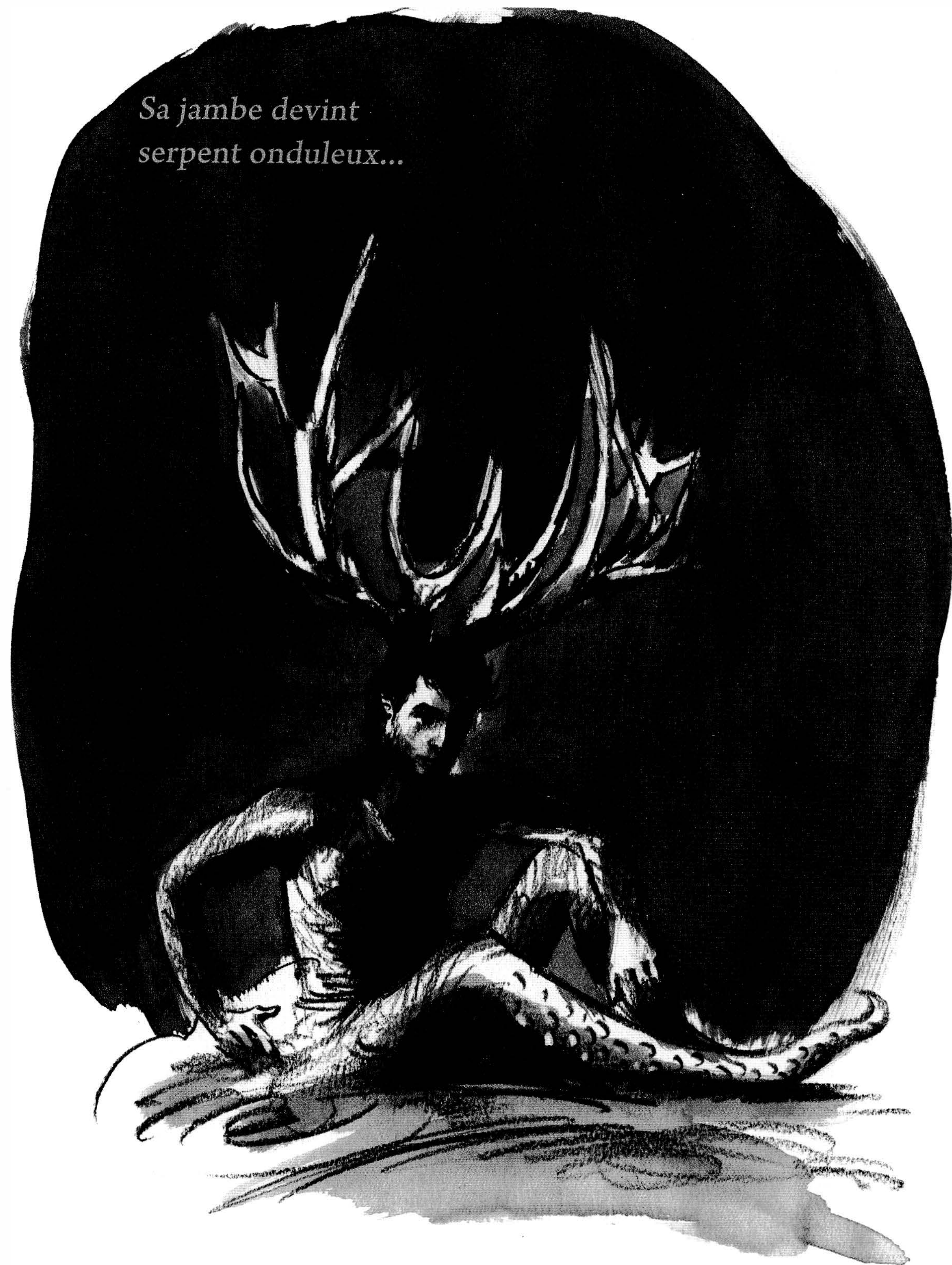
– J'ai encore été tué, répliqua-t-il. Cette fois, par mon propre frère. Il n'avait rien compris à mon jeu. C'était mérité. J'ai descendu la rivière et je suis rentré dans la mer.

– Apportez-moi un peigne et des ciseaux, lançai-je aux archers.

Ils s'exécutèrent. Je me mis à tailler les cheveux de Cernounnos.



Je te salue, ma mère, et
te souhaite le bonheur...


Sa jambe devint
serpent onduleux...

– Parle-moi, lui dis-je. Ce n'est pas seulement par curiosité que tu es venu. Que veux-tu de moi ?

Il ne me répondit pas. Ce silence était intolérable. Il se contentait de sourire et de frotter les poils de son torse. Quand j'eus coupé quelques mèches, il tournoya soudain sur lui-même puis lança son corps en arrière, retomba sur ses mains et repartit en arrière pour choir sur ses pieds, et il fit une autre pirouette, et une autre, et une autre. Il tourna ainsi autour de moi en rouant de plus en plus vite. Il changea de sens et fit un second grand rond autour de moi. Il s'assit et plia la jambe gauche en laissant l'autre allongée, qui devint aussitôt serpent onduleux. Il fit le même geste avec la droite qui devint, elle aussi, serpent onduleux. Puis plia jambe gauche, jambe droite, et resta ainsi. Que voulait-il me dire ? Les archers s'étaient blottis sous la plus vieille arche de la terrasse. Il se redressa, écarta les bras, les baissa, leva le gauche et montra la lune du doigt.

À la fin, il me dit :

– Je fréquente les poissons et les phoques, lorsque je brasse, dans les fonds marins, le métal d'or. J'ai rencontré les Difformes. Leurs longs membres sont comme des troncs d'arbres mous et gluants. Ils glissent sous les doigts et s'échappent. Leur force est formidable. Mais elle est gisante. Ils sont désœuvrés. Ils se reproduisent comme des reptiles lubriques et grouillent comme des vers. Ils ne supportent plus d'être allongés, emmêlés, enchevêtrés, embrouillés dans la vase. Ils veulent sortir de la torpeur des tréfonds, remonter à la surface, recouvrer leur visage sous la brise, se dresser, se mettre debout et ré-

occuper le sol motteux, rocheux, sablonneux, montagneux. Ils vont réenvahir la calme Terre, et ils livreront des combats féroces contre nous et contre les hommes. Je ne les aime pas. Je suis ici, devant toi, parce que je sais que tu as le pouvoir de les combattre avec des armes que j'ignore – des armes prodigieuses. Je fuis la guerre, mais je veux sauver la sauvage douceur du monde.

Je ne lui répondis pas. J'ai le pouvoir de conférer la souveraineté à un homme, celui d'obtenir de la lune la descente et l'envol de ceux qu'elle a fait venir ici, celui de l'amour et celui d'unir les temps lorsque les nuits sont égales aux jours. Mais avait-il besoin de le savoir ?

– Mère, tu ne me réponds pas, osa-t-il me dire.

– J'agis comme toi.

– Mes paroles sont suffisamment graves pour que tu ne me montres pas ce visage, me reprocha-t-il.

– Que crains-tu que les dieux et les hommes ne puissent repousser ? répliquai-je. Et puis les Difformes ont eu parfois des aspects aimables. J'ai connu Brista, un fier champion.

– Ils pullulent ! Ils sont mille fois plus nombreux que ceux que la terre et le ciel peuvent dresser contre eux. Ils veulent la Grande Revanche. Ils ont refait leurs forces. Ils ont été trop longtemps livrés à eux-mêmes et maintenant leur ombre risque de s'étendre sur la calme Terre.

– Je combats tout ce qui représente un risque pour le bon maintien du monde, dis-je alors. Je sais qu'un jour ils doivent revenir.

– Lève-toi donc, mère ! Lève-toi ! Lève-toi ! cria-t-il.

Ils vont réenvahir la calme Terre, et ils livreront des combats féroces contre nous et contre les hommes...



Et soudain, uni à ma peau, il se transforma en enfançon potelé...



Il se mit à sauter, mains en l'air, tête tournant à droite et à gauche. Il piétinait le sol, et bondissait très haut. La moitié de son corps était blanche de lune. Il poussa un rugissement gémissant qui me fit frissonner. Je me mis à frémir. Sa danse devenait entraînante. Je courus à lui et le pris dans mes bras. Il se laissa aller contre ma poitrine et je le serrai très fort au point qu'il était comme entré en moi. Et soudain, uni à ma peau, il se transforma en enfant maigre, en enfançon potelé, en enfantelet babillant. Je le soulevai dans mes bras. Il était léger ! Il était blond ! Voici qu'il m'était donné de bercer l'être que j'aurais pu chérir.

C'était trop nouveau pour moi : je déposai son tendre corps sur le sol. Il geignit, se tordit de désappointement, et finit par s'apaiser. En le voyant à terre, tout seul, vagissant d'une voix douce, j'eus la sensation de revivre sa naissance devant Matous et d'avoir accouché de lui une seconde fois ! Le plus étrange, c'était qu'ayant été adulte dans mes bras juste avant sa métamorphose en petit enfant, il me donnait le sentiment d'avoir été son propre engendreur. Je n'osai plus le regarder. À cet instant, un nuage obscurcit la lune. Son corps recroquevillé se releva et grandit. Son ombre marcha vers moi. Lorsque la lune redevint dur disque d'argent, je vis qu'il avait repris sa forme humaine d'adulte.

– L'affrontement guerrier, reprit-il, mon frère Lougous le conduira, mais il ne vaincra que si tu amoindris le plus possible les troupes des Difformes. Comment feras-tu ?

– Je ne peux agir qu'en rase campagne, dis-je. Il faut que leur armée soit déjà en marche. Je suppose que ce n'est pas le cas encore.

– Veux-tu dire que tu peux anéantir des bataillons entiers ?

– Avec de la ruse en plus, oui.

– Toute seule ?

– Oui. Je peux aussi m'adjoindre quelques sorcières.

– M'en diras-tu davantage ?

– Non. Aie confiance en moi. Je ne détruirai pas toute leur armée, mais une bonne part sera menée à sa perte.

– Je pars. Lorsque je reviendrai, ce sera pour t'avertir de l'invasion des



Il gagna, sans un mot, la rambarde osseuse et se jeta loin dans la mer...

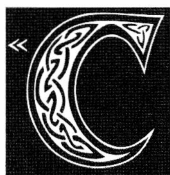
Difformes. Une dernière demande. Je veux rencontrer mon frère Lougous. Où est-il ?

– Je ne saurais le dire, mon fils, répondis-je.

Il haussa les épaules, gagna, sans un mot, la rambarde osseuse et se jeta loin dans la mer. »



Où la divine Argantorota reçoit d'étranges hôtes



« Cobrounos, j'ai hérité de ma mère un honneur qui te semblera étrange et effrayant. Je désire t'en parler. Avant cela, tu vas te prémunir contre l'égarement lunaire : je sais qu'il est mortel. Tu entends ma vie, Cobrounos, mais tu dois aussi te protéger des dangers de l'Autre Monde et retenir par cœur cette première prière. C'est une très puissante cuirasse. Écoute-la et ne l'oublie pas :

Discernement pour me conduire,
Œil pour regarder devant moi,
Oreille pour pouvoir m'entendre,
Parole pour parler pour moi,
Main pour me garder,
Chemin pour marcher devant moi,
Bouclier pour me protéger,
Armure pour me préserver
Des filets fourbes des Difformes,
Des égarements, des laideurs,
Des attraits pour les effondrilles,
De ceux qui me voudront du mal,

De loin et de près,
Dans la solitude et dans la multitude,
J'appelle ici toutes ces forces entre moi et le mal,
Contre toute attaque cruelle à mon corps et à mon âme,
Contre les magies,
Contre les lois noires,
Contre les lois fausses,
Contre les griffes des ténèbres,
Contre les charmes des goules, des brûleurs et des sorciers,
Contre toute science impure,
Contre le poison et le feu,
Contre la noyade,
Contre la blessure,
Pour qu'il me vienne mille grâces.

Les dieux avec moi.
Les dieux devant moi.
Les dieux après moi.
Les dieux tout en moi.
Les dieux sous mes pieds.
Les dieux sur ma tête.
Les dieux à ma droite.
Les dieux à ma gauche.



ARGANTOROTA GRANDE-REINE



Les dieux en largeur.
Les dieux en longueur.
Les dieux en hauteur.

Je me lève ici
Par une force très puissante.
Je me lève ici
Par la haute force du ciel.

Splendide soleil,
Éclatante lune,
Éblouissant feu,
Fougueux foudroiement,
Impétueux vent,
Insondable mer,
Immuable terre,
Pleine et dure pierre,
Je me lève ici
Par vos puissances invincibles.

La connais-tu par cœur ? »

Cobrounos hoche la tête et cligne des yeux. La déesse poursuit ainsi :

« Bien. Écoute-moi. Garde ta tête dans la peau et ris, oui, éclate de rire ! Ris follement ! Va ! Encore ! Encore ! Oui !... Arrête maintenant.

Sous mon fort, il y a une cave, sous cette cave il y a une crypte, sous cette crypte il y a un tombeau, sous ce tombeau, il y a une caverne et sous cette caverne il y a l'Abîme. Là, devant le gouffre, j'ai ressenti l'effroi de ma mort possible. Aux deux moments de l'année où les nuits égalent les jours, les Âmes remontent de la terre ou y descendent. Celles qui descendent viennent des étoiles ; elles glissent sur la voûte du ciel comme des gouttes d'eau sur une boule lisse et entrent par la fente de la Voie cendrée où elles s'abreuvent de lait, franchissent la lune, entrent dans l'air froid quand le soleil brille le plus longtemps sur la terre. Elles errent trois lunes dans l'air nébuleux et se posent comme des plumes sur la terrasse avec un bourdonnement semblable à celui des abeilles ; elles sont blanches, rondes, aspirent à l'incarnation et sont avides d'humidité. Je les accueille à cheval. Une blancheur éblouissante fleurit alors ici. Lorsqu'elles sont rassemblées, je leur montre le chemin à la lueur d'une torche et descends à cheval dans la crypte. Là, des biches-fées tissandières leur offrent à boire dans des tonneaux et leur tendent des gâteaux de miel. Elles les invitent ensuite à détisser des toiles de pourpre à des métiers de pierre très hauts. Quand la toile est parfilée, elles les guident vers les profondeurs de la terre et, tandis que j'éteins

Je les accueille à cheval...



le flambeau, elles les laissent chuter dans l'immensité ténébreuse. Nul ne sait, sinon moi, où elles vont échouer. Mais, passé un délai déterminé, elles entrent dans des corps à l'instant de la naissance et, selon Taranous, "bercent la vie dans le temps".

Celles qui remontent les premières des profondeurs hurlent et s'impatientent dans la caverne. Elles ont un aspect évanescent et se ruent pareilles à des guêpes attaquantes ou à des oreillards. À la tombée des feuilles dorées, lorsque les jours égalent les nuits en durée, je dois descendre, vêtue de noir, jusque dans la caverne, un flambeau à la main. Aussitôt, elles exultent de voir l'éclatante lumière et viennent s'y heurter comme des papillons nocturnes.

Les Âmes forment des visages. Celles-là dressent des trognes violacées aux traits flasques et à la gueule béante, qui poussent des cris de chauves-souris, ou bien des faces anguleuses verdâtres, qui clignent des yeux, les lèvres serrées, effrayantes par le volume de leur barbe, en train de mugir, ou bien des faces d'aveugles aux yeux pareils à des opales crémeuses et au nez raviné, qui caracoulent comme des tourterelles, ou bien des masques convulsifs, sanguinolents, pleins d'ulcères, aux yeux exorbités, les joues fripées et noircies, qui



chevrotent des prières incompréhensibles de leurs lippes baveuses, ou bien des mufles dont les traits vieillissent en forme de sourire hideux, les yeux vitreux, les oreilles démesurées, le nez allongé en trompe, qui glapissent et qui jappent, ou bien des têtes rouges hérissées de cheveux aranéeux, ou bien des crânes tavelés, crevassés, bosselés qui s'entrechoquent et qui claquent. Ceux-là, en les consolant, je les repousse de mon flambeau jusqu'au fond du boyau de la terre d'où ils sont sortis. Ils s'y engouffrent, comme si un vent puissant les y chassait.

Les autres, qui sont entrés peu à peu, peuplent les flancs de la caverne. Ils ont à peine bougé. Ce sont des visages sereins, d'un bel ovale, leurs yeux sont clairvoyants et pleins d'amour, leur sourire est léger, leurs sourcils sont arqués d'élégance, leur front noble s'élargit et s'encercle de cheveux jaunes comme l'or. Ils se ressemblent un peu tous ; ils ont un air de jeunesse – de jeunesse songeuse. Ils attendent.



La lumière de mon flambeau fait scintiller leurs prunelles. Ils approchent doucement de la flamme. Ils ont la grâce et la noblesse des héros, des rois, des très beaux et des sages. De leur bouche s'exhale un chant d'abeilles. Je fais accomplir un demi-tour à ma jument et je les conduis sur la terrasse. Là, revêtue d'une tunique blanche, je les rassasie de lumière. La lune déverse son influence à flot, les étoiles éclatent d'allégresse, la foudre foudrante s'abat et explose dans le silence, et mille flambeaux sont allumés par mes gens. L'éclat éruptif du galop de la lumière inonde la place, et le chant des belles Âmes s'enflent comme un nuage rond. Lorsque la blancheur sature l'aire, les belles Âmes rondissantes s'envolent lentement. À mesure qu'elles montent dans les seins de l'éther froid elles pâlissent puis prennent les teintes du ciel, roses, bleutées, d'hyacinthe. Elles errent trois mois et, lorsque le soleil brille le moins sur la terre, la lune presque transparente les aspire. Elles partent dans la Voie cendrée.

Les feux de la Large sont éteints ce soir-là et leurs charbons rallumés à l'aube du jour suivant. La Gaule d'aujourd'hui perpétue ce rite.

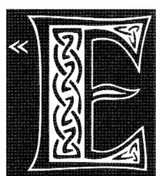
Tel est mon honneur, telle est ma charge. Nul n'a le droit de voir ces cérémonies, où je forge les Âmes dans la ferveur céleste, mais je t'en donne connaissance.

Ne tremble pas, Cobrounos. Cette révélation n'a rien d'effrayant. C'est une grâce issue du Chaudron de la Connaissance. Toutes les Âmes, au terme de leur séjour ici, au creuset de l'univers, finissent pures et gagnent la haute voûte bleue. »

Là, revêtue d'une tunique blanche, je les rassasie de lumière...



Que le temps est venu pour la déesse de combattre les Difformes à sa manière



« En retournant à Sa Seigneurie Aballon, peu après avoir rencontré Cernounnos, j'appris de mon frère Nodons que Lougous venait d'être appelé au secours des Enfants d'Ana. Matous vivait dans un fort près d'Aoutouricon où il élevait ses porcs. Je lui rendis visite. Il pleura en me voyant et déplora son sort. Il avait perdu sa vaillance et entrait dans la vieillesse avec amertume.

– Le malheur va s'abattre sur nous, soupira-t-il. Les Géants démons ont proliféré. Ils seront trop nombreux. Ce sera un déluge irrésistible.

– N'as-tu pas le moyen de les empêcher d'avancer, ô roi.

– Non. Je suis un bûcheron face à des milliers d'arbres.

– Tu as façonné une femme de fleurs. Ne peux-tu pas créer des soldats d'airain ou de fer qui combattraient les Difformes ?

– Non. Il faudrait des pouvoirs dont je ne dispose plus. Ils submergeront tout. Ton îlot lui-même ne sera pas épargné, ma belle Argantorota. Le Loup dévorateur va prendre sa revanche.

– Je pars.

– Attends ! Il y aurait bien un moyen. Va implorer ta mère !

– Pourquoi ?

– Elle se soucie du monde. Sa bonté ! Sous la menace, elle trouvera peut-être une ressource. Je ne veux pas que tu prennes trop bon espoir. Essaie. Va. Je vais donner à mes porcs. Ils ont faim. C'est l'heure. J'entends leurs groins frénétiques heurter les lucarnes de leurs soues. Laisse-moi te dire que j'ai connu le bonheur d'être grand-en-forces auprès de toi. Va maintenant. Nous ne nous verrons plus.

Je le quittai. Il ne m'avait pas attendrie. Je n'aime pas les vieux. Une idée m'était venue, lorsque Cernounnos m'avait sollicitée. Ma mère pouvait la fortifier et me conseiller. Mais où l'invoquer ? Je retournai auprès de Matous, qui fut presque irrité de me revoir.

– Que veux-tu, me demanda-t-il.

– Savoir où je peux consulter ma mère.

Il toucha ses joues, tendit la main et m'attrapa par le bras.

– Ah, belle Argantorota, me souffla-t-il. Si tu voulais, une dernière fois…

– Non ! Dis-moi où gît ma mère Épona !

Il me lâcha, soudain fatigué.

– Épona ! Ana Épona Rigantona Matrona Brigindona Morrigena, marmonna-t-il. Va à l'oracle de l'île de Sécouana. C'est droit au nord d'ici. Un beau pays forestier. Une île portée par des roseaux. Sous un très haut chêne. »

En me guidant sur les sept étoiles, je parvins à l'île de Sécouana. Elle était posée sur le fleuve comme un nid. Un chêne se dressait en panache à son milieu. Je courus par une passerelle. Autour du pied de

Sécouana était posée
sur le fleuve comme
un nid...



Autour du pied de l'arbre géant,
une hutte, ouverte...



l'arbre géant, une hutte, ouverte. Je m'y engouffrai. Je fis un pas dans le vide et faillis tomber ; je dévalai quelques marches puis rencontrai le sol plat. Un antre. Des racines à vif, celles du chêne, enveloppaient l'espace. Un feu brûlait au fond. Une femme à la crinière grise était assise devant, jambes croisées, toute frissonnante, comme l'écume bouillonnante de la mer. Elle releva la tête. Ses yeux étaient phosphorescents, ses narines frémissantes.

– Entre Argantorota, murmura-t-elle.

Je fus saisie d'effarement.

– Me connais-tu ?

– Je connais tout le monde et toutes choses, ma fille, gringotta la femme. Que veux-tu ?

– Savoir si je pourrai anéantir les Difformes qui vont bientôt nous envahir.

– Présomptueuse ! Avec le moyen que tu as médité ? demanda-t-elle.

– Oui. Tu sais tout, avant même que je t'aie dit ma pensée.

La vieille femme saisit un caillou dans chacune de ses mains et les soupesa l'un après l'autre.

– Tu ne réussiras en rien, reprit-elle. Il ne fallait pas venir.

– Je veux exterminer ces monstres.

– Tu ne réussiras pas.

– Je vaincrai ces géants. Je les détruirai tous.

– Non, impossible. M'as-tu comprise, fille d'Ana ? On n'abolit pas les forces de l'Abîme.

– J'en détruirai une grosse partie.

– "Une grosse partie" ! Oh ! "Une grosse partie", répéta-t-elle en riant silencieusement. C'est différent. Oui, cela pourra se faire, dit-elle en posant un des cailloux sur la terre.

– Comment ?

– Tu n'abattras les Difformes que s'ils sont en marche. Tu ne les abattras pas tous, mais tu en feras périr un grand nombre. Pour cela, il te faudra l'aide des deux sorcières des Enfants d'Ana. Retiens mon chant, ajouta-t-elle en brandissant le caillou dans ma direction :

Vous vous lèverez.
Vous incanterez
Toutes trois ensemble,
Les mains appuyées
Sur les fourches d'if.
Difficile et longue
Sera la tenue
De tes mains levées.
Use de la ruse
Et pense à la Pierre,
La blanche, la blanche.

Va-t'en maintenant. Tu savais qu'en demandant trop tu aurais ce que tu voulais. Il fallait ruser. Tu as su. Ne me pose plus aucune question.

Tu n'abattras les Difformes que s'ils sont en marche...



*Nous ensorcellerons
les arbres qui leur
apparaîtront comme
une troupe en armes...*



– Tu m'as dit ce que je voulais savoir. Je te souhaite le bonheur, ma mère, lui dis-je.

– Ta mère ! je ne suis pas ta mère, s'écria la femme en ricanant.

Son rire m'attrista. Qui était-elle d'autre ? Je sortis en courant.

Lorsque j'abordai à Magalona (c'est le nom de mon îlot), j'appris que Cernounnos m'avait laissé ce message :

"Les andouilles sont en route. Il faut leur rompre le genou."

À Sa Seigneurie Aballon, où j'accourus, Lougous venait de demander à chacun quel exploit il se faisait fort d'accomplir contre les Géants. Deux princesses sorcières lui avaient répondu ces mots :

"Très simple ; nous ensorcellerons les arbres, les pierres et les mottes de terre, qui leur apparaîtront comme une troupe en armes et les mettront en déroute, horrifiés et angoissés."

À l'insu de Lougous, je les persuadai l'une et l'autre de m'accompagner jusqu'au rivage de la Grande Mer et leur révélai mon plan. Elles taillèrent des branches d'if, et s'appuyèrent dessus pour marcher sur un pied. Elles allaient vite. Les pétrels et les mouettes que j'appelai de toute ma puissance nous entourèrent, des oies, des canards et des cygnes volèrent vers nous. Guidées par eux aux sons de leurs cris reviviscents, nous courûmes jusqu'à une baie. La nuit tombait. Là, d'innombrables bataillons de Difformes émergeaient, fourmillaient, couvrant toute la côte. Ils montaient vers les terres.

– Allons, criai-je aux deux sorcières, suscitez vos fantasmagories, femmes fières ! Levez-vous, brumes et orages trompeurs ! Ma mère, lance tes ruades ! Forces de la terre, à moi !

Impétueux vent,
Insondable mer,
Pleine et dure pierre,
Je me lève ici
Par vos puissances invincibles !

D'abord des brins de mousse frémirent, les fougères se balancèrent, la bruyère frissonna, puis une rafale s'abattit sur toute la lande. Nous levâmes les mains vers les troupes et, quand le moment fut venu, nous nous tournâmes vers les bois. Les sorcières chantèrent. Alors, le ciel se déchira, un éclair aveuglant blanchit la nuit, et ne s'éteignit pas. Les branches des arbres se plièrent jusqu'au sol et un galop sourd fit trépider la clairière. Vinrent à nous des fantômes d'arbrisseaux en nombre infini. Tandis qu'ils défilaient devant nous, notre acclamation les fouaillait :

À l'assaut, sans les saules, les aulnes sauveurs !
Ils brandissent des branches brillantes
Et font front d'un seul bond,
Et les nèfles néfastes querellent,
L'aubépine défie et ruine les cimes,
Les framboises fracassent et frappent
Le meilleur de misère mortelle,
Les troènes entraînent les lierres,
Les genêts et les fiers chèvrefeuilles,
Et les pins pied à pied sans répit pirouettent et piquent,
Les ormeaux et les ormes combattent
À l'avant, à l'arrière et au centre,
Ô rusé coudrier, ô houx vert, beau héros !



La cohue immense des Difformes suspendit sa marche. Leurs yeux écarquillés tournoyèrent et se révulsèrent à la vue des arbres irrités. Ils levèrent les coudes devant leurs faces et furent remplis d'effroi. L'éclair s'éteignit enfin. Les vents hurlèrent et soulevèrent des pierres qui vinrent les frapper. Des glèbes attaquèrent leurs faces grumeleuses et suintantes.

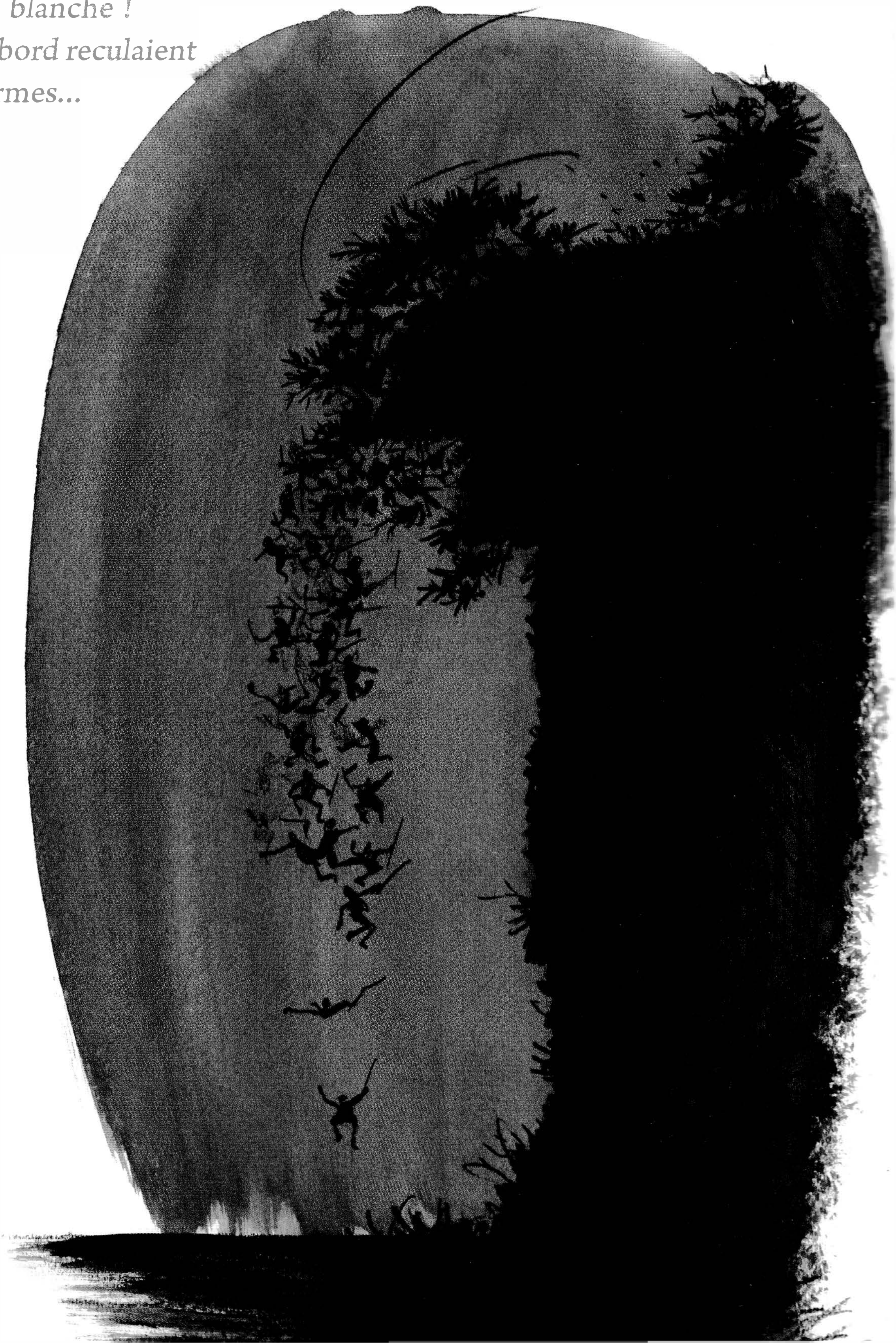
Les arbrisseaux dévalaient les pentes.

L'avant-garde des Géants recula puis longea en déroute le rivage. Par milliers les gens de pied, avançant, s'arrêtant, reculant, s'embourbèrent le long de la mer. Les arbres nains en marche pétrissaient les chemins, brisaient les clôtures des champs, traversaient les ruisseaux, nivelaient les fossés et les talus et laissaient derrière eux une rade immense de terre labourée. Nous marchions à leurs côtés. Ils commencèrent à culbuter l'arrière-garde des Difformes. La charge incessante, rapide, grinçante nous porta au nord, vers la grande Sécouana, que nous franchîmes à la nage, comme les Difformes et comme les arbres. C'est dans je ne sais quelle plaine venteuse et grise que nos ennemis furent acculés. Ils firent volte-face, et ouvrirent tous en même temps leur bouche écumante. Clabaudement empoisonné ! Les deux sorcières conjurèrent leur hurle en croisant les branches d'if devant elles. Leur cri ne nous perça pas le cœur, ne nous fit ni blêmir ni perdre la raison, et les arbrisseaux ne devinrent pas stériles. Alors ils levèrent leurs lances et leurs épées contre les arbres.

Ils levèrent les coudes
devant leurs faces
et furent remplis
d'effroi...



La pierre blanche !
Vers son bord reculaient
les Difformes...



Fut coupé le genêt, et l'ajonc foisonnant fut coupé de côté
La fougère ? coupée ! et le tremble tranché !
Les pommiers ? repoussés repoussant les perfides,
Coudrier timoré, on murmure ta mort.
Mais le chêne rapide accourt
– Face à lui, autrefois, frissonnèrent le ciel et la terre –,
Le portier protecteur qui prévaut contre tout.
La bruyère bruyante vainquit s'abritant de partout.

Je vis soudain au loin la craie d'un prodigieux à-pic qui plongeait dans la mer. La pierre blanche ! Vers son bord reculaient les Difformes. C'était là qu'il fallait les tuer ! Alors je pressai mes deux compagnes d'exciter les arbustes, qui affluaient sans cesse, d'exciter les ormes et d'exciter le chêne. Nous levions les bras et vociférions le cri de guerre.

"Tuez, frères de bois, tuez !
– Oulou-ou !
Tuez-les ! Par la terre et par l'air !
– Oulou-ou !
Tuez-les ! Par la mer !
– Oâh ! Oulou-ou !"

Je fus à très peu de me changer en Corneille du Combat, tant j'étais soulevée de fougue meurtrière. J'étais folle de guerre. Les arbres se ruèrent – les ronciers entravaient les corps gesticulants, le chêne fouettait l'air à coups de branches et fauchait les rangs ennemis

par vingtaines, les ormes les pelletaient – et ils boutèrent les guerroyeurs visqueux jusqu'au rebord de la terre. Par grappes hurlantes, les Difformes commencèrent à tomber du haut de la falaise blanche. Ils s'écrasaient au bas, et la mer à grandes vagues emportait au large leurs membres déchiquetés. Toutes noires, hérissées de lances, des troupes entières, dont les hommes s'entassaient follement les uns sur les autres comme des rats, s'affalaient dans le précipice avec des appels au secours désespérés, et les piques dressées des morts, en contrebas, les empalaient au pied de la roche abrupte. Et la mer venait rafler les corps. Des bataillons entiers dont les hommes s'agrippaient les uns aux autres comme des maillons de chaînes basculaient en masse dans le gouffre. Ce fut une moisson affreuse qui alimenta l'Abîme, un engloutissement effroyable, une vendange vaste comme le Couchant. Les derniers Difformes arrachèrent l'herbe de leurs mains griffues avant de sombrer dans le vide en poussant d'ultimes clameurs. Et ils s'évanouirent pareils à des fantômes.

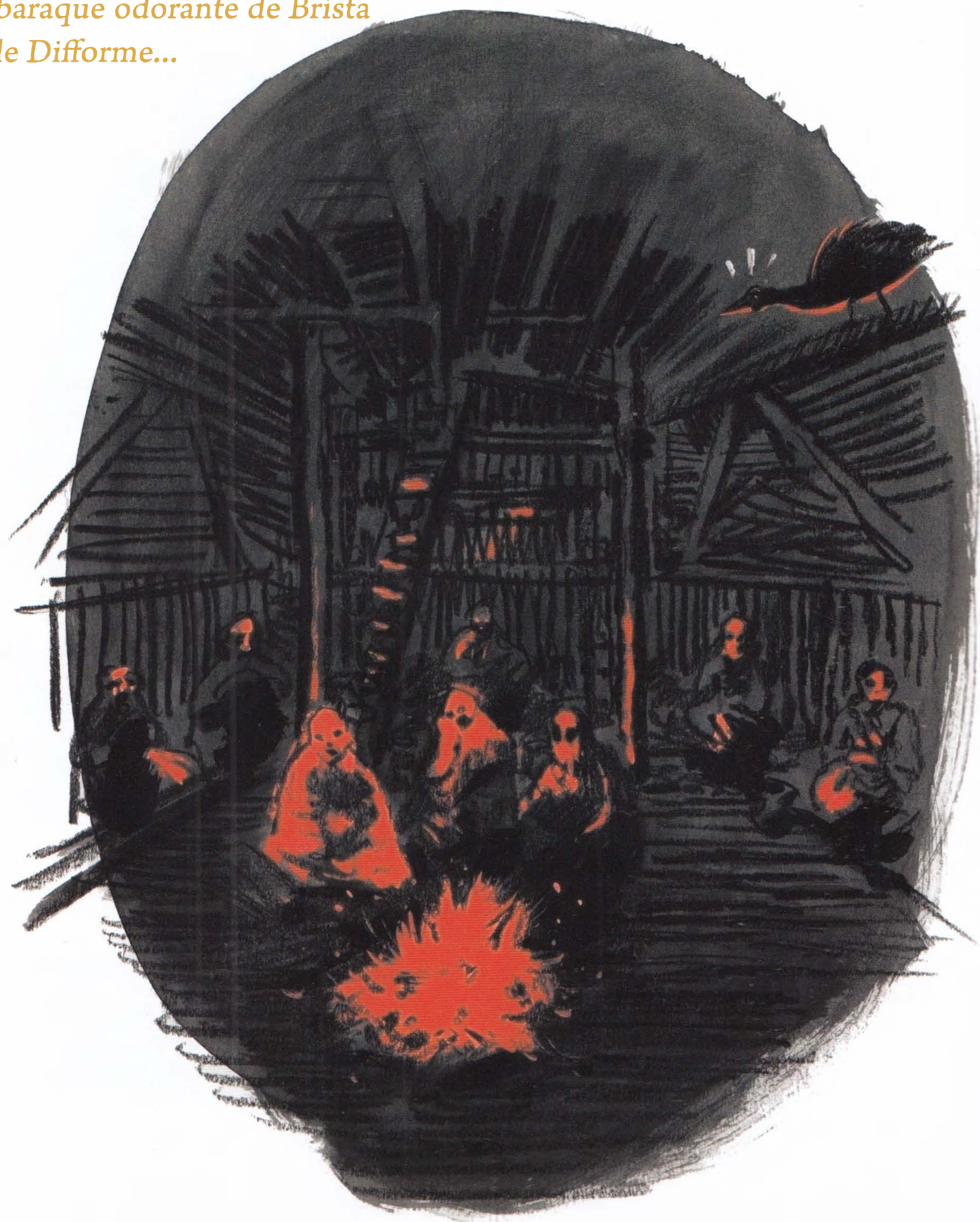
Le chêne tout écorcé s'ancra dans la terre, face à la mer, au lieu de se dissiper. Les ifs s'implantèrent. Ils sont devenus une forêt. Les autres, avancés jusqu'au bord de l'à-pic, s'effeuillèrent et se dissolurent. Et nous, les trois Tueuses de Difformes, nous exultâmes.

À Liricantos, la bataille était engagée depuis une quinzaine de jours.

Le chêne tout écorcé s'ancra dans la terre, face à la mer...



Je me changeai en une cane noire et vins écouter les conversations dans la baraque odorante de Brista le Difforme...



Je me changeai en une cane noire et vins écouter les conversations dans la baraque odorante de Brista le Difforme.

– Mon Roudios est parti, disait-il. Je suis sûr qu'à son retour il nous dira comment ces pâles et inodores Enfants d'Ana sont guéris de leurs blessures et comment leurs armes sont réparées.

– Oui, et vite, répondit celui qui était assis près de lui. Cette force entame nos compagnies. Par la peste ardente ! Fier Brista, où sont les armées qui devaient arriver du Couchant ?

– Nulle part, fier Indoutiomaros.

– Il nous manque les deux tiers de nos troupes. Cela ne se fond pas, des troupes !

– Non.

– Alors, où sont-elles ?

– Les messagers ne sont pas revenus.

Je jubilai en les écoutant, et l'envie me prit de me transformer en l'un de ces messagers pour leur annoncer le désastre, mais, ignorant à quoi ils ressemblaient, je réintégrai, dans l'ombre, ma forme habituelle. Ni les Difformes ni les Enfants d'Ana ne savaient ce que nous avions accompli. Nous ne dirions rien et laisserions à nos combattants la vaillance éperdue qui convient aux héros. »

Où la déesse doit mettre le holà à des débordements

« Lorsque Roudios revint, la poitrine trouée, pour mourir aux pieds de Brista, son père, je soutins sa mère, en qui je me fondis, et poussai un cri inextinguible. Horrifiée, horrible, horrifiante, je m'endeuillai, mes cheveux s'enherdirent, mes ongles s'allongèrent, je m'encruélai et m'encorneillai d'un coup. Mon ombre et mes croassements passèrent au-dessus des hommes, et je fis battre leur cœur aussi fort que le mien.

La bataille s'embrasa. Lougous vainquit. La victoire me plut, mais je me rembrunis en pensant à tous ceux que j'avais fait périr, même si ce n'étaient que des Difformes. Cédant à mon esprit blême, j'annonçai de lointains désastres. Cette prédiction n'émut que les poètes.

L'année suivante, Lougous fut acclamé. Escorté de sa cavalcade féerique, il fit le tour de la Gaule, fondant des forts, des cours royales, des foires taxées, des courses, des jeux de force. Il se maria, mais laissa son épouse chaste une année, avant que Cernounnos ne la lui reprît. Je ne pus m'empêcher d'en rire : ma mère s'était ri de son prétendant en usant de la même ruse.

Cernounnos, de son côté, ouvrait des marchés francs et faisait entrer les gens des bois dans les fortins, lançait la mode pour les femmes

de se dévêtir le haut du corps et de manger de la viande crue, voulait augmenter d'une lune entière la saison sombre et venait me demander de libérer les Âmes une fois toutes les lunes. À l'inverse, Lougous obligeait les sacrifiants à faire bouillir les chairs à rôtir, punissait du bûcher les adultères et interdisait les mariages au printemps. Il réclamait un feu nocturne dans toutes les maisons, une période de chasse au cerf et de pêche plus longue et l'élevage dans chaque citadelle de rapaces, de corbeaux, d'oies et de cygnes.

À Magalona, je prononçai ces paroles, que les vents dispersèrent :

– Mes fils, vous, que j'ai perdus dès votre naissance et qu'il m'a été donné de retrouver si tard, Cernounnos et Lougous, mes bessons, venez à moi, devant Magalona, mon île. Si vous avez le sentiment que je vous ai abandonnés ou rejetés, ne me repoussez pas pour autant ! Je suis à peine votre mère, mais je vous semonds de venir ici, afin que nous ouvrions un entretien prudent et profond. Ne me faites pas attendre !

J'aurais aimé abriter dans les replis de mon corps, oui, dans les replis de ma chair rose, un petit à chérir. Entends ma confidence, Cobrounos. J'ai eu deux enfants, mais c'est comme si rien ne s'était passé. Ils m'ont été arrachés. Ma chair frustrée s'est enflammée ; insatisfaite, avide d'amour, elle s'est empourprée du désir de créer, de fleurir, d'éclater, de se dissocier en milliers d'étoiles. Dans le délire de la délectation, j'ai épousé et fait fondre le monde. J'ai joui comme aucune déesse, aucune humaine ne peut jouir, j'ai joint les deux pôles


Cernounnos lançait la mode pour les femmes
de se dévêtir le haut du corps et de manger de
la viande crue...

J'ai la certitude que les espèces vivantes s'unissent par moi...



du ciel, j'ai en transe embrassé le temps. Oh ! J'ai la certitude que les espèces vivantes s'unissent par moi, que les pestes fuient devant moi, que les immensités de la mer me sourient, que par moi les oiseaux s'absorbent dans la clarté du jour et en ressortent. Je suis la joie. Oui, Cobrounos, je suis la joie et la volupté. Je propage l'amour à travers les saisons. L'amour bondit en moi. Parfois, tout ce que je désire, lorsque je redeviens humble femme, c'est de réenfanter mes deux bessons, que mon flanc gauche presse Cernounnos vers Lougous et que mon flanc droit presse Lougous vers Cernounnos. Tout suivrait. »

La déesse se penche vers Cobrounos, les yeux brillants, et son regard de feu lui infuse comme une force nouvelle qui le fait frissonner.

« Lougous fut le premier à comparaître. Il avait choisi l'apparence d'un aigle et je fus heureuse de le voir descendre sur la terrasse de mon fort. Cernounnos heurta le portail de ses bois. Il pénétra dans la cour sous la forme d'un cerf dix cors et bondit dans les escaliers jusqu'à la terrasse.

– Prenez votre forme humaine, leur dis-je.

Lougous leva ses ailes qui retombèrent en bras le long de son corps. Il adopta sa forme humaine. Cernounnos baissa son branchage plusieurs fois et se redressa homme cornu. Il s'assit en croisant les jambes. Lougous demeura debout.

– Fils, leur dis-je, vous, que j'ai enfantés après mon viol, votre violence me heurte, parce qu'elle trouble la bonne marche du monde. Vous êtes comme de nouveaux Difformes ! De même qu'un potier fait tourner son tour et monte son vase sans à-coups, de même l'année doit suivre son cours, modelée et jalonnée par le Maître du Temps. Toi, Cernounnos, tu veux augmenter la durée de l'hiver. Toi, Lougous, tu interdis les unions au moment printanier. De quel droit agissez-vous ainsi ? Vous vous partagez déjà les espaces : les sombres, les forestiers, avec les lisières, les eaux et les grottes, tu les affectionnes, Cernounnos, comme la nuit et le froid ; au contraire, les lumineux, les défrichés avec les clairières, les plaines et les sommets, tu les affectionnes, Lougous, comme le jour et la chaleur. Lougous, tu te plais à créer des assemblées en été et tu accrois ta force en allant au plus près du soleil. Cernounnos, tu te plais dans la solitude ensauvagée, et tu accrois ta force en allant au plus près de l'Étoile Verte. Cessez de vous combattre !

Je vois pour vous un accord. Étendez votre royaume sur les deux moitiés de l'année, strictement : cent soixante-dix-huit jours chacun, plus la demi-dizaine complémentaire. Toi, Lougous, prends la saison chaude, dès que le jour dure autant que la nuit. Toi, Cernounnos, prends la saison froide, dès que le jour égale la nuit. Quel meilleur accord pour donner à votre rivalité une force qui entraîne l'année dans sa ronde ? Pour que le Temps tourne rond, vous manierez la Roue à tour de rôle.


Cessez de vous
combattre ! Je vois
pour vous un accord...

Toi, Lougous, fais mûrir les blés...



L'un et l'autre – je vous l'ordonne –, fondez pour les hommes des rites favorables à leurs existences éphémères ! Que sur la terre mêmes portions de territoire vous soient soumises, tantôt à toi, Lougous, tantôt à toi, Cernounnos, selon la marche du soleil. Tous deux, vous guiderez les Âmes que je vous aurai envoyées.

Toi, Lougous, fais mûrir les blés, envoie, à ta grande joie d'été, les pluies bienfaisantes ou les crues annonciatrices de bienfaits ou les vents engrosseurs de juments, pour répondre aux prières des hommes. Apporte-leur les abeilles, les herbes de santé et vaincs la pourriture.

Toi, Cernounnos, perpétue pour les hommes la chasse du cerf rouge et la quête de la vierge royale indomptée, suscite le désir chez les femmes et guéris tes pèlerins par les sources. Donne aux hommes la connaissance du passé.

Vous manœuvrerez ainsi, tour à tour, la Roue de l'année sempiternellement.

Entre vous deux, sous mille formes, j'apparaîtrai en reine et je vous appartiendrai ; au brame du cerf à l'un, au chant du coucou à l'autre. Et les hommes y prendront bon exemple.

Surtout, je vous demande d'échanger et de partager vos dons, de vous les prêter et de vous les emprunter.

– Mère, oui ! s'exclamèrent ensemble Lougous et Cernounnos.

– Oui, fils. Si vous en agissez comme je vous le demande, les poètes chanteront vos bienfaits.

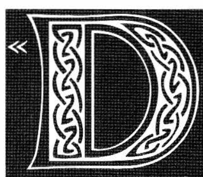
Je vis la joie s'allumer dans leurs yeux. Je n'ajoutai rien. Je rentrai dans mon fort ténébreux. Je sais qu'ils m'écoutèrent en tout et commencèrent par l'échange du Loup. »



Je rentrai dans mon fort ténébreux...



Où s'accomplit le sacre d'Argantorota



« De retour chez Nodons, je vécus – je vis toujours – en vierge à-cent-désirs.

Il m'est advenu une singulière aventure, voilà un peu moins de mille ans. Je venais de quitter Magalona et je traversais des collines rocheuses. Un calme et une volonté de bénir le monde m'avaient envahie. Sur un mamelon, comme je contemplais l'étendue verte et rousse de la lande, il se produisit une merveille terrifiante. J'eus d'abord l'impression qu'une énorme bonté montait de la terre, puis je vis, avec une intensité toute particulière, le paysage prendre l'apparence d'un immense visage. Toute la configuration des montagnes et de leurs pentes sembla se lisser d'un seul coup et offrit l'image de tempes roses parées de cheveux : les roches amoncelées s'ordonnèrent en une forme ovale qui me sembla charmante ; le ciel blanchit, les neiges brillèrent, un torrent écuma, et tout cela se fondit dans le grand visage, pour le farder d'un teint lumineux ; deux sources scintillantes ressortirent un long moment : j'y croisai le regard attendri de beaux yeux paisibles ; au-dessus d'eux, des sourcils semblaient prêts de se soulever ; les plaines composèrent deux joues rouges, une colline plus lointaine devint front lilial, devant moi un

tertre révéla un nez uni. Alors, dans une enflure heureuse, très doucement le visage sembla sourire. Dans mon émoi, je m'écriai :

– Ma mère, est-ce toi ?

La terre tout entière tressaillit jusqu'à l'horizon. Les bruyères rosirent. Était-ce ainsi que je devais revoir ma mère ?

– C'est toi ! Pourquoi es-tu là ? Que veux-tu me dire ? Approuves-tu ce que j'ai fait ? criai-je.

Le visage serein rayonna d'un sourire, où je reconnus en miroir mon sourire. Les yeux miroitants, lointains, clignèrent tendrement.

– Ma mère, repris-je, qu'es-tu venue me dire ? Que penses-tu de ta fille ? Que dis-tu que je suis ?

Des profondeurs rocailleuses de la terre jusqu'aux tiges jaunes des herbes s'exhalèrent ces mots dont l'inflexion me fut soudain familière et indiciblement consolante, ces mots qui étaient le titre de gloire de ma mère et qu'elle m'appliquait :

– *Grande Reine*.

Et le paysage reprit son apparence. »

La déesse s'éclipse, laissant Cobrounos rempli de sensations sacrées. Il quitte la peau du faon. Il est sanglant et extasié.

Ma mère, est-ce toi ?



INDEX
DES NOMS PROPRES

Tous les noms cités sont gaulois. Certains ont une valeur inchangée depuis l'Antiquité (Épona, Ogmios, Cernounnos, Matrona...) ; d'autres, inspirés des littératures celtiques insulaires, sont soit des homologues antérieurs que l'on s'émerveille de retrouver dans l'onomastique gauloise (le gallois Pryderi se reconnaît dans le nom gaulois Pritérios), soit des rétro-traductions qui recréent un nom à l'aide d'éléments lexicaux gaulois (Argantorota traduit le gallois Ar(i)anrhod), soit enfin des emprunts au stock des noms gaulois subsistants.

Pour prononcer les noms propres gaulois à la gauloise :

Toutes les lettres se prononcent, toujours de la même façon.
Il n'y a donc pas de voyelles nasales : on prononcera on in an *en faisant entendre le* -n *: onn inn ann. On dira pour Argantorota Ar-gann-to-ro-ta, pour Nodons No-donnss.*
On préférera prononcer le c- *suivi des voyelles* e *ou* i *comme un* k *plutôt que comme un* ç *: Cernounnos se dira* Ker-noun-noss, *mieux que* Çer-noun-noss. *Même recommandation pour le* g *suivi de* e *ou de* i *: il sera prononcé comme le* g *de guerre plutôt que comme un* j. *Liger se lira Li-guér plutôt que Li-jér.*
La voyelle française notée ou, *suivie d'une autre voyelle équivaudra au* w *anglais : le nom Araouonos sera lu A-ra-wo-noss, le nom Ouergiouïos se prononcera Wer-gui-wi-yoss. Une exception : Sécouana se lira Sé-cou-a-na.*
Enfin, un c- *suivi de consonne sera articulé comme le* ch *de l'allemand Achtung ou la jota espagnole, soit [χ] : Ambactos se prononcera Am-baχ-toss, Nectanos Neχ-ta-noss.*

Aballon « Pommeraie », siège de la cour du roi Matous.

Ambactos « Serviteur », un des Enfants d'Ana, Grand Laboureur, maître de la pluie et du beau temps, veille sur la fécondité des êtres vivants. Correspond au dieu gallois *Amaethon.*

Ana « Grand-Mère », déesse mère primordiale, incarnation du principe de vie, la même que Épona. Correspond à la déesse irlandaise *Dana* et à la galloise *Dôn*.

Angeris « Serpent ? », ancien nom de l'Indre, affluent de la Loire.

Antoumnos « Autre Monde », royaume mythique de l'Au-delà. Correspond au nom gallois *Annwfn* « monde des morts ».

Aouaricon « domaine de la déesse Aouara » (aujourd'hui l'Yèvre) », nom de la capitale du peuple gaulois des Bitouriges Coubi, aujourd'hui Bourges (Cher).

Aoutouricon « domaine de l'Aoutoura ["Eure"] », nom antique de Chartres (Eure-et-Loir).

Araouonos « ? », souverain de l'Autre Monde. Correspond au personnage gallois *Arawn*.

Argantorota « Roue-d'Argent », fille d'Ana, mère de Lougous et de Cernounnos. Correspond à la déesse galloise *Arianrod*.

Arnonos « ? », nom antique de l'Arnon, affluent du Cher.

Atina « Fourneau », résidence présumée de Gobannos. Nom antique de quelques toponymes européens.

Belsa « Champ », vaste plaine qui a laissé son nom à la Beauce.

Bitouriges « les Rois-du-Monde », peuple gaulois dont le territoire s'étendait sur l'actuel Berry, auquel ils ont laissé leur nom, ainsi qu'à Bourges.

Brista « Combat », fils du Difforme Balaros et de Brigindona, une des Enfants d'Ana. Roi des Difformes puis des Enfants d'Ana après la mutilation de Nodons ; détrôné pour sa méchanceté, il redevient roi des Difformes. Il mène ce peuple à la bataille de Liricantos. Correspond au personnage irlandais de *Bress*, roi des Fomoirés.

Bruit-des-Flots, surnom du seigneur qui découvre l'enfant de Pillos et d'Épona qu'un démon avait enlevé. Correspond au personnage gallois de *Teirnon Twrv* [*L*]*liant* dont il traduit le nom.

Caïton « Bois », lieu censé être proche de Ouésounna.

Caris « ? », nom antique du Cher, affluent de la Loire.

Caroutios « Héros ? », maître présumé d'un domaine *Caroutiacon,* qui est le nom antique de Chaluzy (Nièvre).

Catoubodoua « Corneille-du-Combat », incarnation guerrière de la Grande Déesse appelée Ana, Épona, Rigantona...

Cénabon « Le Nombril [-*nab*- "nombril"] », agglomération gauloise située sur la Loire, aujourd'hui Orléans.

Cernounnos « Cornu », fils jumeau, avec Lougous, d'Argantorota. Dieu de la force fécondante, de la fertilité et du renouvellement saisonnier, maître du temps qui s'écoule et de la Nature. Correspond à la représentation sculptée [*C*]*ernunnos* du « Pilier des Nautes » parisiaques (Ier siècle de notre ère). Son nom se retrouve dans celui de Cernon (Marne, Jura).

Clooutos « Célèbre », nom d'un personnage mythique, père de Oualos. Correspond au gallois *Clud.*

Cobrounos « Initié », nom du jeune druide à qui la déesse Argantorota fait le récit de sa propre vie.

Cosa « ? », nom antique de la Couze, affluent de l'Allier.

Crosa « creuse ? », nom antique de la Creuse, affluent de la Vienne.

Difformes, les, démons monstrueux très nombreux, ennemis des Enfants d'Ana et des Gaulois, qu'ils affrontent à la bataille de Liricantos. Correspondent aux représentations sculptées aux pieds anguilliformes retrouvées en Gaule (l'Anguipède) et aux démons mythiques irlandais nommés Fomoirés.

Drouna « ? », nom antique de la Dronne, affluent de l'Isle.

Enfants d'Ana, les, ensemble de personnages divins qui constituent l'état-major de Lougous au moment de la bataille de Liricantos. Parmi eux sont Ollouidios, Nodons, Ogmios, Gobannos et Ambactos. Correspondent aux dieux irlandais appelés les Enfants de la Déesse Dana (*Tuâtha Dé Dânann*) et aux gallois appelés les Enfants de Dôn (*Plant Dôn*).

Épona « Cavalière », déesse mère primordiale, incarnation du principe de vie, qui se confond avec Ana, Matrona... Correspond à la déesse gallo-romaine *Epona,* dont le nom est attesté 67 fois sur des inscriptions. Elle a été largement représentée dans l'Antiquité sous la forme d'une cavalière assise sur un cheval ou d'une femme marchant à côté d'un cheval.

Gaule, la, « [*Gallia*] Fureur », grand pays antique que continue la France. Plus vaste, elle comprenait, depuis au moins le IIIe siècle avant notre ère, une portion de la Belgique et de l'Allemagne d'aujourd'hui, toute la Suisse et une partie de l'Italie du Nord.

Gobannos « Forgeron », un des Enfants d'Ana, forgeron et guérisseur. Correspond au personnage irlandais de *Goibhniu* et au gallois *Gofannon*.

Gortona « domaine de l'enclos », fort antique boïen bâti sur le territoire des Bitouriges.

Ila « ? », nom antique de l'Isle, affluent de la Dordogne.

Indoutiomaros « Grand-en- ? », nom d'un roi des Difformes.

Liger « ? », nom antique de la Loire.

Liricantos « Canton de Léros [*leros* "flot"] », lieu de la bataille apocalyptique où Enfants d'Ana et Gaulois s'affrontent aux Difformes, immense armée de démons. Ce nom de lieu correspond à celui de Larchant (Seine-et-Marne), qui garderait, à travers la vie d'un saint local, Mathurin, et la tradition d'une procession chrétienne, le lointain souvenir d'une bataille mythique. Peut correspondre à la seconde bataille de Mag Tured de la mythologie irlandaise.

Lougous « Lumineux » et, par jeu de mots, « Corbeau », fils d'Argantorota. Appelé Riche-en-Arts, Longue-Main, Main-Habile… il est le plus important des dieux gaulois. Correspond au dieu irlandais *Lugh* surnommé *Samildanach* « Polytechnicien » et au gallois *Lleu*. Son nom se retrouve dans celui de Lyon et de beaucoup d'autres toponymes européens.

Magalona « domaine de la Princesse », nom du rocher où habite Argantorota. Ce nom se retrouve dans celui de plusieurs forts et aussi de Maguelone (Hérault), ancienne île reliée à la côte au XIe siècle.

Matous « Bon » ou bien « Ours », roi magicien gaulois. Correspond au personnage gallois de *Math*.

Matrona « Mère Divine », nom antique de la Marne, affluent de la Seine.

Morrigena « Grande Reine », aspect de la grande déesse incarnant la guerre meurtrière et l'amour. Correspond à la déesse irlandaise *Morrigan*.

Nectanos « Neveu (des Eaux) », fils de Léros, Roi de la Mer et de l'Autre Monde marin. Correspond à l'indien *Apam Napat,* au latin *Neptunus,* au gallois *Nwython* et à l'irlandais *Nechtan.* Identifié aux dieux de la mer que sont le grec Poséidon, l'irlandais Manannan et le gallois Manawyddan.

Nodons « Distributeur », un des Enfants d'Ana, dont il est le roi, un temps disqualifié pour la perte de son bras droit, puis réintronisé à la suite de la greffe dudit bras. Il laissera sa place à Lougous avant la bataille de Liricantos. Correspond au personnage mythologique irlandais de *Nuada,* au gallois *Nudd* et au breton *Nuz.*

Ogmios « Conducteur », un des Enfants d'Ana, dont il est le champion. Correspond à la fois à un *Ogmios* nommé et décrit par Lucien de Samosate (IIe siècle) qui l'identifie à Héraklès, et au personnage mythologique irlandais d'*Ogma.*

Ollouidios « Très-Voyant », fils aîné d'Ana, magicien comme son oncle Matous, protecteur, sinon père, de Lougous. Autre nom possible du dieu gaulois Taranous, correspond à l'irlandais *Dagda* et au gallois *Gwyddyon.*

Or-Chevelu, surnom du fils de Pillos et d'Épona. C'est la traduction du nom du fils du couple gallois *Pwyll* et *Rhiannon, Gwri Wallt Euryn,* ultérieurement appelé *Pryderi.*

Oualos « Prince », nom d'un prétendant de la déesse Épona. Correspond au personnage gallois *Gwawl,* fils de Clud.

Ouaria « cours d'eau », nom d'une rivière qui pourrait correspondre à la Gartempe, affluent de la Creuse.

Oucérios « ? », nom du maître d'un domaine appelé *Oucericon* qui donnera son nom à *Uzerche* (Corrèze).

Ouergiouïos « Océan (Atlantique) », siège de la cour de Nectanos. Correspond au vieil-irlandais *fairrge* « océan ».

Ouésounna « domaine de la déesse Ouésounna », nom antique de Périgueux (Dordogne).

Ouigenna « Tisseuse », nom antique de la Vienne, affluent de la Loire.

Ouiséra « ? », nom antique de la Vézère, affluent de la Dordogne.

Pennotaranous « Tête-du-Tonnerre », familier du roi Pillos et éducateur de Pritérios. Correspond au personnage gallois *Pendaran*.

Pillos « Prévoyance ? », roi dont la capitale est Ouésounna, époux d'Épona. Correspond au personnage gallois de *Pwyll*.

Pritérios « Souci ? », fils de Pillos et d'Épona. Correspond au personnage gallois *Pryderi*.

Roudios « Rouge », fils de Brista, roi des Difformes, et de Brigindona, une des Enfants d'Ana. Il tente, au cours de la bataille de Liricantos, de tuer Gobannos, lequel le blesse à mort. Correspond à l'irlandais *Ruadan*, fils de *Bress*.

Samouindos « Blancheur-de-l'Été ? », nom d'un roi de l'Autre Monde, ennemi d'Araouonos. Correspond au personnage gallois de *Hafgan*, rival d'*Arawn*.

Sécouana « ? », nom antique de la Seine.

Taranous « Tonnant », dieu-tonnerre gaulois, le même que *Taranis*. Correspond, dans le récit, à Ollouidios, ainsi qu'au dieu irlandais *Dagda* et au gallois *Gwyddyon*.

Taourion « ? », nom antique du Taurion, affluent de la Vienne.

Très-Écoutantes, les, suivantes d'Argantorota. Leur dénomination est la traduction du nom *Rocloisiabo* « aux Très-Écoutantes » lu dans l'inscription gauloise G-64 (*R.I.G.*) trouvée à Glanum (Bouches-du-Rhône).

Triobris « Trois-Rivières », nom antique de quelques rivières, dont la Truyère, affluent du Lot.

Vieil-Étalon, surnom possible du père mythique de la déesse Ana Épona Rigantona. Correspond au personnage de *Phoulouïos Stellos* (*Fulvius Stellus*), nommé par le Pseudo-Plutarque, et au gallois *Eveydd Hen*, père de Rhiannon.

TABLE